

7M 379.44(C)71(C126N)

M. 89

# MUSÉE DE L'ERMITAGE

LENINGRAD

1925



379.44 (с)71(с126А)

М-89

ИЗ КНИГ  
С.П.Григорова

М 89

# MUSÉE DE L'ERMITAGE

**ПРОВЕРЕНО**

23 ОКТ 2009

~~БИБЛИОТЕКА  
Инв. № 3354~~

БИБЛИОТЕКА  
Н М С  
Инв. № 1527

Ленинградский Гублит № 17892/4 — 1500 экз.

РОССИЙСКАЯ ГОСУДАРСТВЕННАЯ АКАДЕМИЧЕСКАЯ ТИПОГРАФИЯ.  
В. О., 9 линия 12.



L'entrée principale.

## LE MUSÉE DE L'ERMITAGE.

Par la qualité et par l'importance des monuments des arts qui y sont conservés, le musée de l'Ermitage se trouve être l'un des plus grands musées mondiaux. Seuls d'aussi vastes dépôts d'oeuvres d'art, tels que, par exemple, le Louvre et le British Museum peuvent lui être comparés.

L'Ermitage est en outre l'un des plus anciens musées. Son existence compte plus de 150 années. Il est vrai qu'à son éclosion il n'a été que la collection privée de Catherine II, mais cette étape est habituelle à la majorité des grands musées. Les collections de l'Ermitage se trouvèrent bientôt au-dessus de leur destination première. Et déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle leur richesse et leur croisement rapide ont provoqué la nécessité d'ouvrir les portes du musée à des visiteurs étrangers.

Le nom de l'Ermitage provient d'un détail curieux de la vie des souverains au XVIII<sup>e</sup> siècle. Fatigués du faste somptueux de leur cour, ils tâchaient parfois de fuir les corvées imposées par une étiquette compliquée. A côté des grands palais, ils s'en faisaient construire de moindres où, pareils aux ermites, ils allaient chercher un délassement aux ennuis de ce monde. Les salles à manger de ces petits palais contenaient parfois des tables mécaniques qui présentaient automatiquement les plats de rechange, afin d'éviter les menus services des valets. En Russie les pièces pourvues de ces tables mécaniques se nommaient « ermitages ». Un « ermitage » de ce genre avait été arrangé dans la dépendance construite en 1765 par Catherine II pour renfermer ses collections. De là, le bâtiment et ensuite tout le domaine destiné aux collections de l'impératrice reçurent le nom de l'Ermi-

tage qui est resté jusqu'à présent et qui, grâce à notre musée, a acquis une réputation mondiale.

Au début, les visiteurs n'avaient été admis que par permission spéciale et pendant l'absence de la cour l'Ermitage faisant partie des appartements privés de l'impératrice. Catherine II y donnait des soirées intimes pour un petit nombre d'invités. Après la mort de Catherine II, l'Ermitage devient musée de la cour ouvert, en principe, aux visiteurs, mais avec certaines restrictions: pour être admis les visiteurs devaient présenter des billets, obtenus de la Direction des Palais. En plus ils devaient endosser des uniformes ou, à la rigueur, des habits de cérémonie. Ces restrictions ont été abolies à partir du XIX siècle et l'Ermitage devint alors un musée accessible à tout le monde.

Comme nous l'avons dit, le musée de l'Ermitage doit son origine aux goûts artistiques de Catherine II et à sa manie de collectionner. Cet engouement de l'impératrice a coïncidé fort heureusement avec les ventes ayant eu lieu à l'étranger de toute une suite de collections privées remarquables, grâce à quoi en peu d'années Catherine II a eu un musée de premier ordre. Certes, à ses débuts le musée de l'Ermitage portait l'empreinte des goûts privés de sa fondatrice et de l'époque qui avait vu son éclosion. Ainsi, Catherine II a collectionné en premier lieu des tableaux et des pierres gravées, des dessins, des estampes et des livres. D'autres objets, achetés en quantité moindre, étaient acquis plutôt pour orner ses palais. Les temps suivants avec leurs nouveaux goûts et nouvelles exigences ont réparé cette exclusivité. Parmi les diverses branches créées plus tard citons seulement la galerie des tableaux de l'école russe, fondée en 1825, qui après avoir existé pendant 70 ans entre les murs de l'Ermitage forma dans la suite le noyau, dont le Musée Russe est sorti. Ainsi donc, augmentant le nombre de ses collections et élargissant son programme, l'Ermitage se trouve être le richissime musée, contenant des oeuvres uniques, précieuses pour les études de l'histoire de l'art et de l'archéologie. Il a été entièrement réorganisé après la révolution.

De première origine, les collections de Catherine II étaient conservées au Palais d'Hiver. Le rapide croisement de ces collec-

tions amena la construction d'un nouveau bâtiment érigé à côté du Palais par l'architecte Vallin de la Motte. Cet édifice se trouve être un pavillon étroite située entre le Palais d'Hiver et le corps du bâtiment qui dans les derniers temps était connu sous le nom de l'Ermitage. Il porte jusqu'à présent le nom de «pavillon de la Motte». Mais bientôt ce pavillon ne suffit plus à contenir les collections de Catherine II et en 1775 l'architecte Felten construisit une autre aile adjacente au Palais d'Hiver et donnant sur la Néva. Ce bâtiment fut dans la suite uni à la galerie qui donne sur le «petit canal d'hiver», galerie qui contient les copies des fresques célèbres de Raphaël aux loges du Vatican. En 1785, l'architecte Quarenghi construisit sur les bords de la Néva et les bords opposés du même canal un théâtre qui est uni à l'ancien Ermitage par un passage couvert.

La décision de Nicolas I de faire de l'Ermitage un musée accessible pour tout de bon à tout le monde nécessita la construction d'un nouveau bâtiment. Construit d'après les plans de l'architecte Keenze dans les années de 1840—1850, ce bâtiment est situé entre le pavillon de la Motte et les deux galeries ci-nommées. Toutes les collections du musée y furent transportées. Mais après la révolution, qui a augmenté énormément le nombre des collections du musée, le bâtiment se trouva insuffisant et ne put les contenir toutes. Alors, les anciennes parties de l'Ermitage lui furent rendues et le vaste domaine du Palais d'Hiver vint s'y ajouter à son tour. C'est ainsi que le musée occupe actuellement un espace dont l'immensité est bien de rapport avec le choix de ses riches collections.

---

Le musée de l'Ermitage se divise en quatre sections: 1) galerie des tableaux, 2) section des arts décoratifs, 3) section des antiques, 4) section des monnaies, des médailles et des pierres gravées.

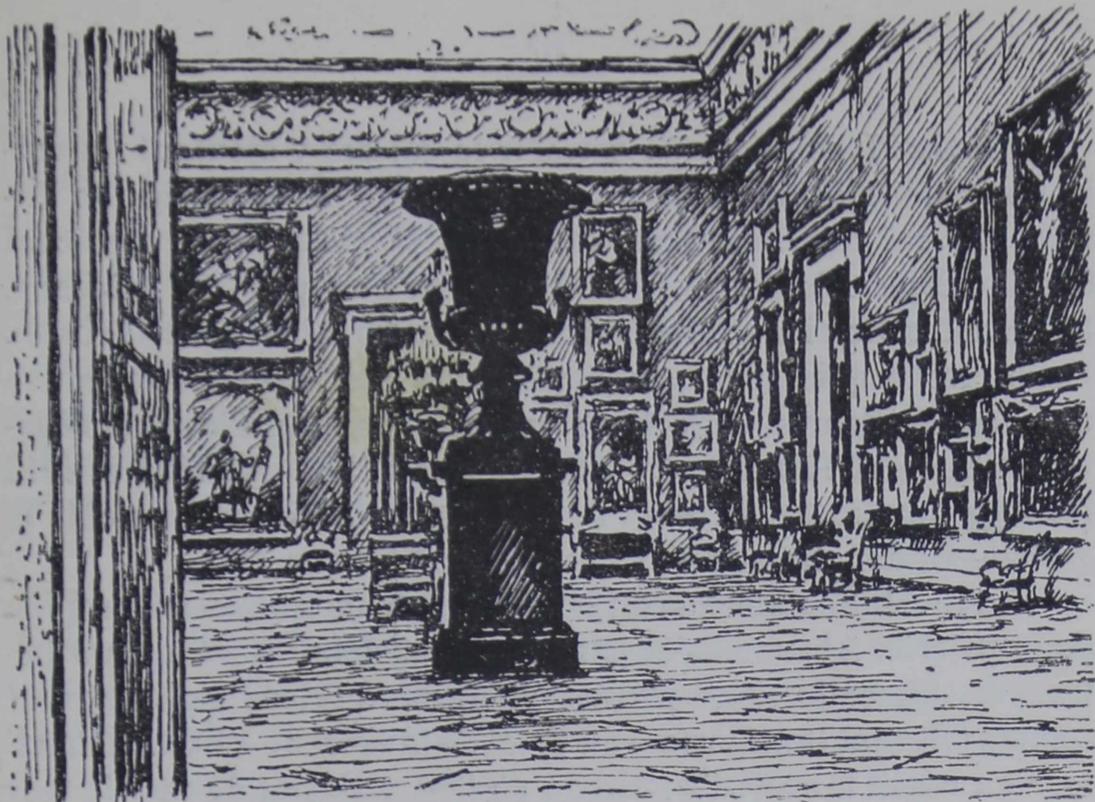
La première section comprend, outre les tableaux, la sculpture des temps modernes, le cabinet des dessins, estampes et des miniatures. La deuxième section se compose des départements suivants: Moyen-Age et Renaissance, arts décoratifs des XVII—XIX siècles et l'Arsenal.

La troisième section comprend les antiquités de l'Orient classique, antiquités gréco-romaines, antiquités helléno-scythes (de la Russie méridionale), antiquités du Caucase, de l'Iran et de l'Asie centrale et antiquités chrétiennes et byzantines.

La quatrième section contient les monnaies et médailles et les pierres gravées.

Après la révolution quatre musées ont été affiliés au musée de l'Ermitage: le palais Stroganoff, le musée de Stieglitz (arts décoratifs), le musée des Ecuries de la Cour et le musée des moulages à l'Académie des Beaux-Arts.

---



## LA GALERIE DES TABLEAUX.

La galerie des tableaux de l'Ermitage fut fondée par Catherine II qui pendant son règne prolongé en a acquis une quantité énorme. Par l'intermédiaire de ses correspondants et agents à l'étranger elle achetait non seulement des oeuvres séparées, mais aussi d'entières collections. Parmi ces dernières les plus remarquables sont les collections: du ministre saxon comte Brühl (1769), de Crozat à Paris (1772), du duc de Choiseul (1772), de Lord Walpole à Haughton Hall (1779) et celle du comte Baudouin (1781). Le fils et successeur de Catherine II, Paul I, s'intéressait peu à la collection de tableaux de sa mère et ne l'augmenta pas pendant son règne. Mais les petits-fils de Catherine II, Alexandre I et Nicolas I, y ajoutèrent toute une suite de pièces remarquables. Alexandre I acheta, entre autres, en 1814 la collection de tableaux de l'impératrice Joséphine qui se trouvait à la Malmaison. La collection Coesvelt fut acquise durant la même année. D'autres tableaux furent achetés par l'intermédiaire de Vivant Denon, directeur au Musée du Louvre.

Nicolas I contribua à enrichir la galerie y ajoutant les collections de la duchesse de Saint-Leu (1829), de Barbarigo de Venise, du roi des Pays-Bas Guillaume II (1850) et du maréchal Soult (1852). Alexandre II ne fit acheter que peu de tableaux. La grande collection Golitzine fut acquise par Alexandre III (1886). Parmi les acquisitions peu nombreuses de Nicolas II se trouve une des meilleures collections russes, ayant appartenu au sénateur Sémenoff-Tianchansky et acquise en 1910. En 1911 et 1912 les legs des comtes G. S. et P. S. Stroganoff vinrent enrichir la galerie. La donation de V. P. Zouroff eut lieu en 1915.

La révolution d'octobre 1917 participe au croisement rapide de la galerie. Abandonnées par leurs propriétaires émigrés à l'étranger, les collections privées deviennent biens nationaux et comme tels sont transportées au Fond de Musées de l'État. L'Ermitage en reçoit le droit d'y puiser à pleines mains et de choisir tous les tableaux et sculptures qui lui sont nécessaires. D'autre part, le musée augmente sa galerie en faisant venir des tableaux de grande valeur des palais-villégiatures, surtout de Gatchina et de Péterhof. Et enfin, les collections très considérables du Musée de l'Académie des Beaux Arts viennent, en entier, s'ajouter aux précédentes. Ces dernières acquisitions de l'Ermitage se trouvent être si nombreuses que les anciennes galeries, d'avant 1917, ne peuvent les contenir entièrement. C'est ainsi, qu'on y ajoute la suite de salles situées au bel-étage du Palais d'Hiver. Les tableaux de l'école française y sont exposés actuellement. Il se produit en même temps en 1924 et 1925 une reconstruction totale dans l'exposition de tous les tableaux, excepté ceux de l'école italienne.

### ÉCOLE ITALIENNE.

Jusqu'à 1917 la peinture du trecento ne fut que fort maigrement représentée. Le seul tableau digne d'attention, « la Vierge » du peintre siennois Simone Martini ne pouvait donner qu'un aperçu fort limité de l'oeuvre des primitifs italiens. Actuellement, grâce à l'auxiliaire des collections privées, cette période du développement de l'art italien si intéressante peut être étudiée d'une façon beaucoup plus complète. « La Vierge avec l'Enfant » d'Ag-

nolo Gaddi, le « Calvaire » du Duccio di Buoninsegna et une suite de saints appartenant au pinceau de maîtres inconnus ont comblé cette lacune de l'école italienne. Le quattrocento dans sa première moitié est représenté par une série d'oeuvres éminentes, telle la fresque de Fra Beato Angelico da Fiesole « La Vierge avec l'Enfant et les saints Dominique et Thomas d'Aquin », et une peinture sur tabernacle. Telles aussi « La vision de Saint Augustin » de Fra Filippo Lippi et deux oeuvres de Gentile da Fabriano, chef de l'école ombrienne: « La Vierge avec l'Enfant entourés d'anges » et cinq figures de saints. L'art de la seconde moitié du XV-ème siècle est représenté encore plus complètement. L'un des artistes les plus remarquables de cette époque captivante Sandro Botticelli se fait valoir dans son « Adoration des mages ». Deux grands tableaux, « l'Annonciation » et une « Pietà », appartiennent au pinceau du vénitien Cima da Conegliano; et le bolonais Francesco Francia se fait reconnaître dans un grand tableau d'autel « La Vierge avec l'Enfant, des saints et des anges ». Le même sujet est offert par le vénitien Bartolomméo Vivarini. L'oeuvre de Pietro Perugino, maître de Raphael, est extrêmement bien représentée dans l'heureux choix de ses trois tableaux: le triptyque avec « la Crucifixion », le « Saint Sébastien » et une « Vierge avec l'Enfant ». Quant à l'art de la haute Renaissance, la galerie compte des oeuvres de tous les grands artistes de cette époque. Léonard de Vinci est l'auteur des deux Madones connues sous les noms des collectionneurs auxquels elles ont appartenu — Litta et Benois. Parmi les oeuvres des élèves du grand Vinci celles qui doivent être nommées en premier lieu sont: « le Saint Louis » de Boltraffio, « la Sainte Famille avec Sainte Catherine » de Cesare da Sesto, un portrait de jeune femme, connu sous le nom de « Colombine », de Francesco Melzi et deux tableaux de Bernardino Luini — « Sainte Catherine » et « Saint Sébastien ». De Raphael le musée possède quatre tableaux: « la Madone Conestabile », « la Madone Alba », un « Saint Georges » et « la Vierge avec le saint Joseph imberbe ». On lui attribue aussi un groupe en marbre « L'enfant sur le dauphin ». La statuaire de Michel Ange offre aussi une pièce remarquable dans son « Jeune homme accroupi ». Andrea del Sarto et le Corrège présentent chacun une image de la Vierge avec l'Enfant. Et l'on arrive à

l'une des gloires de l'Ermitage — la « Judith » de Giorgione. Le Titien, cet autre grand vénitien, est représenté par huit tableaux : « Vénus devant le miroir », « la Madeleine repentante », « Danaé », « le Sauveur », « le Portement de croix », « la Vierge avec l'Enfant et la Madeleine », « St. Sébastien » et « la Fuite en Egypte ». Le grand tableau de Schiavone « Jupiter et Io » découvre les beautés du paysage vénitien du XVI siècle.

Les peintres vénitiens baroques sont également représentés par Tintoret avec sa grande « Nativité de la Vierge » et par Paolo Veronese dont le musée possède une « Pietà », une « Ressurrection » et une suite de petites esquisses. Les oeuvres nombreuses d'Annibale Carrache, de Guido Reni, du Dominiquin, d'Albani, de Dolci et de Maratta servent à donner un tableau des plus complets de l'académisme italien. Le Carravage, chef de l'école naturaliste, est fort bien représentée par sa grande toile avec « le Martyre de Saint Pierre », la « Joueurse de mandoline » et son « Bacchus ». Les peintres italiens du XVII siècle, qui ont subi l'influence du maître, peuvent aussi être étudiés à fond au musée de l'Ermitage, surtout Salvator Rosa, Domenico Feti, Guercino, Strozzi et Crespi, et aussi le néapolitain Luca Giordano. L'oeuvre des vénitiens du XVIII siècle est révélée par Tiepolo, dont le grand « Festin de Cléopâtre » est suivi d'une petite composition qui montre « Mécène présentant les arts libres à Auguste », par Guardi (deux petites vues de Venise) et par Antonio Canale. De ce dernier notons deux grands tableaux où la splendeur des fêtes vénitiennes d'autrefois se trouve fixée à jamais.

### ÉCOLE ESPAGNOLE.

La très belle collection de tableaux de l'école espagnole représente presque exclusivement la peinture du milieu du XVII siècle. La période antérieure est caractérisée par le « Sauveur » de Jouan Jouanes, provenant d'une collection privée, auquel s'ajoute l'oeuvre du Greco « les deux apôtres » et deux tableaux de Louis Moralès. La très curieuse « Adoration des mages » de Maino rattache ce peintre au Carravage. Les six tableaux de Ribeira représentent complètement son art vigoureux. Quant aux tableaux de Zurbaran, deux grandes toiles

«Saint Laurent» et la «Crucification» doivent être notées en premier lieu. Le peintre, grand entre tous ses confrères espagnols, Vélasquez, est représenté par une oeuvre de sa jeunesse «le Déjeuner» et une esquisse pour le portrait du pape Innocent X. Les deux natures mortes de Pereda sont des plus curieuses. Des seize tableaux de Murillo notons les plus remarquables: «l'Ascension de la Vierge», «la Vision de Saint Antoine de Padoue», «le Repos de la Sainte Famille», «la Fuite en Egypte», «la Bénédiction de Jacob», «l'Enfant au chien» et «la Petite fille avec des fleurs et des fruits».

### ÉCOLES NÉERLANDAISE ET ALLEMANDE.

La collection de tableaux de l'école ancienne des Pays-Bas commence par une oeuvre des plus remarquables — par «l'Annonciation» de Jan van Eyck. On lui attribue également une autre oeuvre qui pourrait aussi être de son frère Hubert — les deux volets du triptyque dit de Tatistchef (provenant de la collection du même nom, dont l'Ermitage entra en possession en 1845. Un autre peintre excellent du XV siècle, Roger van der Weyden, est représenté par «Saint Luc faisant le portrait de la Vierge», et son école offre plusieurs tableaux fort curieux. On attribue au maître non moins illustre Hugo van der Goes le retable dont la partie centrale présente «l'Adoration des mages» et les volets latéraux «la Circoncision» et «le Massacre des innocents». Aux tableaux mentionnés s'ajoutent d'autres oeuvres des vieux peintres néerlandais: «La Trinité» et la «Vierge avec l'Enfant» du Maître de Flémalles, «La Pietà» de Gérard David et la «Vierge dans sa gloire», grande composition de Jan Provost. Une oeuvre d'un maître anonyme de l'école du haut Rhin, XV siècle, «La Madeleine et Saint Jean» est digne d'être nommée séparément. «La guérison de l'aveugle» de Lucas de Leyde, ce maître si rare, appartient déjà au XVI siècle. Quant aux vieux maîtres allemands, celui d'entre eux qui mérite surtout d'attirer notre attention, c'est assurément Lucas Kranach, auteur de la «Vierge sous le pommier», de la «Vierge dans la vigne», du portrait d'une princesse et de celui du cardinal Albrecht de Brandenbourg.

Les portraits de l'école néerlandaise et allemande sont représentés par des pièces d'une grande valeur. Les plus belles d'entre elles sont: le portrait d'homme de Gossart (Mabuse), Thomas Gresham et sa femme par Antonio Moro, deux portraits d'homme et de femme par Lucidel-Neuchâtel, deux grands groupes par Oostanen, représentant la « Corporation des archers d'Amsterdam », un portrait de jeune homme par Ambrosius Holbein, deux portraits de famille par Bartolomé Bruyn, les deux portraits d'homme et de femme par Christophe Amberger et toute une suite d'autres pièces. L'étude des paysages fait surtout ressortir les oeuvres de Jan Brueghel et de Momper. Les tableaux de Valkenburg, de Bekelar et d'autres offrent des pièces de genre.

### ÉCOLE FLAMANDE.

Les tableaux de l'école flamande du XVII<sup>e</sup> siècle occupent quatre salles de la galerie. La première de ces salles contient les oeuvres de Rubens et de Jordaens. Rubens est représenté d'une façon fort complète sous tous les aspects de son art multiforme. Parmi ses sujets pieux « le Christ chez Siméon le pharisien », « Agar chassée », « la Descente de croix » et deux Vierges de petites dimensions sont des plus notables. Comme sujets mythologiques, le musée possède « Persée et Andromède », « Bacchus », « Nessus et Déjanire » et la « Bacchanale ». Les portraits de Rubens sont représentés par une série de chefs-d'oeuvre, parmi lesquels les portraits d'Hélène Fourment et de la camériste de la princesse Isabelle d'Espagne se trouvent être au premier rang. Deux de ses paysages: « l'Arc en ciel » et « les Voituriers » appartiennent aux pièces les plus belles de la galerie. La grande série d'esquisses décoratives du maître est des plus intéressantes. Elle compte parmi ses chefs-d'oeuvre sept projets pour les arcs de triomphe construits en 1639 à Anvers en l'honneur du cardinal-infant Ferdinand.

Jordaens est également fort bien représenté avec son débordement d'opulence. « Le roi boit », « le Satyre et le paysan » et deux tableaux de famille se trouvent être des meilleurs dans son oeuvre complète.

Une salle entière est occupée par les tableaux de van Dyck. La grande « Vierge aux perdrix » y voisine avec de superbes et nombreux portraits. Les plus beaux sont ceux du mécène parisien Lumagne, de sir Thomas Chaloner, du docteur Marquisus, de la famille du peintre Wildens. Parmi les portraits exécutés par van Dyck en Angleterre, notons surtout les portraits de Charles I et de sa femme Henriette de France, du comte Danby, Thomas et Philippe Wharton et quelques portraits féminins. Un portrait, fort populaire, celui de Guillaume d'Orange, doit être nommé séparément. Connu comme une oeuvre de van Dyck il pourrait être attribué à son imitateur, le hollandais Hanneman.

La troisième salle contient en vastes rangées les grandes toiles de Sneyders et de Teniers. Dans la série nombreuse des oeuvres du premier, cinq de ces tableaux sont surtout dignes de remarque. De grandes boutiques y étalent des poissons monstrueux, de superbes fruits et légumes, et le « Concert des oiseaux » fait voir la gent plumée sous ses aspects divers. Teniers est également représenté par un grand nombre de tableaux, tel « la Cuisine », « les Archers d'Anvers », « la Tentation de Saint Antoine », trois Kermesses flamandes, une série de paysages de dimensions moindres, « le Corps de garde », « le Fumeur », « le Berger » et « la Bergère ». Les oeuvres des autres maîtres flamands occupent la quatrième salle. On y voit les tableaux de Brouwer, Mill, Fyt, Gérard de Lairesse (la grande toile — Renaud et Armide). Et van der Meulen y raconte son séjour en France en des scènes où se manifeste la vie sous Louis XIV.

### ÉCOLE HOLLANDAISE.

L'école hollandaise qui occupe cinq salles de la galerie est la plus complète. A l'exception de trois ou quatre peintres de mérite, tous les autres peintres hollandais sont représentés par un grand nombre de tableaux de tout premier ordre. Le peintre sublime et le plus grand des peintres hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle, Rembrandt, se révèle en 43 tableaux, aucun musée n'en possède une telle quantité. Parmi ces tableaux, un grand nombre de portraits exécutés à toutes les périodes de la vie du peintre doit

être signalé en premier lieu. D'autres oeuvres font voir des scènes de genre, auxquelles se joignent les sujets tirés de la mythologie et de la Bible. Récemment le musée a eu le bonheur de s'enrichir d'un paysage dû au pinceau du maître. L'oeuvre des plus proches disciples et successeurs de Rembrandt est également représentée d'une façon fort complète: Ferdinand Bol, Govert Flinck, Gerbrand van den Eeckhout, Aert de Gelder, Nicolas Maes, sont représentés tout à fait exclusivement. Le choix des tableaux des précurseurs de Rembrandt n'est pas moins heureux: nous y trouvons les oeuvres de Honthorst, Poelenbourg, Uytenbroeck, Moeyaert et de Lastman, maître de Rembrandt. Et les oeuvres du peintre allemand Elsheimer font voir son influence sur tous les peintres ci-nommés.

Les portraits du XVII<sup>e</sup> siècle sont dûs aux maîtres suivants: au grand Franz Hals (quatre portraits d'homme), à Mierevelt, Ravenstein, Moreelse, Elias Pikenoy, Thomas de Keyser, Jan de Bray, Verspronck, Jacob Gerritz Cuyp (un beau portrait féminin et un fort curieux «Vigneron»), à Jan Lievens, Bartolomaeus van der Helst (une grande toile — «la Présentation de la fiancée» et un portrait de famille), à Abraham Tempel (un groupe de famille et un admirable portrait de jeune femme) et à Caspar Netscher.

Les superbes tableaux de genre révèlent toute une série de peintres: Jacob A. Duck (la grande «Halte des soldats» et plusieurs petits tableaux), Duyster, Jan Miense Molenaer, Gérard Dou, Cornelis Saftleven, Gérard Terborch («le Verre de limonade», «la Leçon de musique» et un excellent portrait féminin), Gabriel Metsu («la Malade», «le Déjeûner», «la Balayeuse»), Pieter de Hoogh («la Dame et sa cuisinière» et deux autres tableaux), Jan Steen («les Buveurs», «la Malade et le médecin»), Adrien van Ostade, Ochtervelt, Jacob van Loo, Franz Mieris et Troost.

Le paysage hollandais se trouve représenté avec autant d'ampleur et d'une façon tout à fait exclusive par toute une série de tableaux. Nous y trouvons les noms de Jan van Goyen, Aert van der Neer, Salomon Ruysdael, Albert Cuyp, Govert Camphuisen, Paul Potter, Isaak van Ostade, Philips Wouwerman, Jan Wynants, Jacob Ruysdael et d'autres. Ils sont suivis par les peintres voués à la représentation des innombrables aspects que

fournit la mer: Simon de Vlieger, Jan van de Capelle, Ludolf Bakhuysen, Willem van de Velde.

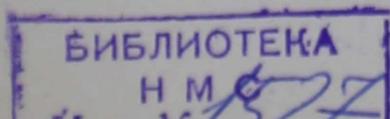
Les «architecturistes» tels que Emmanuel de Witt, Hendrick van Vliet, Gerrit Houckgeest offrent des oeuvres fort belles. Les tableaux de Jan van der Heyde et de Gerrit Berck-Heyde représentent exclusivement les paysages urbains.

Représentés par des oeuvres excellentes, Jan Both, Asselyn, Berchem, Pynacker, Dujardin et Jan Baptista Weenix forment un groupe de peintres hollandais italianisants.

Des acquisitions récentes ont été bien précieuses à l'étude des natures-mortes. De ce genre si spécial à la peinture hollandaise nous trouvons les oeuvres riches et diverses appartenant aux meilleurs maîtres tels que Pieter Claesz, Heda, Beyeren, Willem Kalf, De Heem, Ruyckhals, Juriaan van Streek, Huysum, Mignon, Bloom, Jan Weenix et Hondecoeter.

### ÉCOLE FRANÇAISE.

Le Musée du Louvre seul précède la galerie de l'Ermitage par la qualité et le nombre de ses tableaux de l'école française des XVII et XVIII siècles. La collection de l'Ermitage offre une brillante réunion où tous les maîtres principaux de cette époque se trouvent représentés par des oeuvres diverses de grand mérite. Quant au XVI siècle, il est représenté par le portrait du duc d'Alençon dû à François Clouet et par un portrait féminin de Corneille de Lyon. Quatre tableaux font ressortir le «naturalisme» du Valentin et trois oeuvres de dimensions moyennes, mais de très haute qualité, révèlent tout à fait suffisamment les intéressants et quelque peu mystérieux frères Lenain. Le célèbre Poussin est l'auteur d'une suite brillante de tableaux. Deux grands paysages, l'un avec Polyphème jetant dans l'air du soir la plainte de son amour désolé, l'autre avec Hercule terrassant Cacus, y sont des plus superbes. «Tancrede et Herminie», «Renaud et Armide», oeuvres de grande beauté, et aussi «Moïse faisant jaillir l'eau du rocher» et «le Triomphe d'Amphitrite» méritent d'être signalées. Une autre gloire du XVII siècle, Claude Lorrain, est représenté non moins brillamment par une suite magnifique



de quatre tableaux: les «Heures du jour», auxquelles viennent s'ajouter «l'Enlèvement d'Europe», «le Combat sur le pont» et plusieurs vues de ports fort belles.

Les tableaux de Simon Vouet, Laurent de la Hire, Charles Lebrun, Eustache Lesueur, Sébastien Bourdon, Roland Lefévre et d'autres pièces importantes représentent pleinement «l'académisme» de l'école française. Mignard se révèle tout particulièrement dans un grand tableau historique et dans deux portraits. D'autres portraits sont offerts par Daret, Gascar, Jouvenet, Largillière, Rigaud, Santerre. Les «coloristes» sont représentés par Charles Lafosse, François Lemoine (suite de tableaux excellents), Charles - Antoine Coypel (un superbe «Courroux d'Achille») et Jean François de Troy le jeune («Susanne et les deux vieillards» et «les Filles de Loth»). La famille van Loo se distingue surtout par un portrait de lord Walpole, dû au pinceau de Jean-Baptiste, et par deux oeuvres de Carl van Loo: le portrait de l'abbé Prévost et celui du peintre fait par lui-même. Tocqué, qui a travaillé en Russie, est représenté par les portraits de l'impératrice Elisabeth, du chanteur Jéliotte et celui du dauphin. Le musée possède avec orgueil un ensemble tout à fait brillant de tableaux du grand Watteau, gloire du XVIII siècle; trois scènes de la vie militaire, «le Savoyard à la marmotte», «la Proposition embarrassante», «le Mezzetin», une scène du «Malade imaginaire», «les Coquettes», «la Boudeuse», «la Danse sous les arbres». Pour en finir, nommons «la Sainte Famille», tableau dont le sujet pieux est d'une bien grande rareté. Nicolas Lancret, élève de Watteau, est également bien représenté. Trois panneaux décoratifs et un petit tableau à sujet mythologique révèlent l'oeuvre de Natoire; Dumont le Romain présente un tableau fort curieux «le Musicien ambulante». L'illustre Boucher est l'auteur du «Repos en Egypte», de «l'Hercule avec Omphale» et de plusieurs tableaux des plus brillants. D'autres peintres célèbres viennent s'ajouter à la pléiade superbe. Chardin présente trois tableaux: «le Château de cartes», «la Blanchisseuse» et le «Bénédictin». Fragonard en offre quatre: «la Famille du fermier», «le Baiser à la dérobee», «le Baiser gagné» et la «Savoyarde». Quant à Greuze, on a de lui: «le Paralytique» et «l'Enfant gâté», quatre portraits (le comte et la comtesse Chou-

valoff, un jeune homme inconnu et la fille du peintre) et une suite de têtes d'enfants et de jeunes femmes.

Le Musée est fort riche en oeuvres des paysagistes qui ont eu tant de succès en Russie, Hubert Robert et Joseph Vernet, auxquels s'ajoutent d'autres peintres voués de même au paysage: De Marne, Taunay et Swebach. La collection se termine par les oeuvres des peintres de la fin du XVIII et du commencement du XIX siècle. Nous y trouvons David (grand tableau «Sapho et Phaon»), Prudhon (une esquisse pour l'Ascension de la Vierge), Guérin («Morphée et Iride»), Marguerite Gérard, Boilly (une série de tableaux fort curieux qui contient entre autres un «Billard» bien intéressant), François Gérard (le portrait de l'impératrice Joséphine), le baron Gros (grand portrait équestre du prince Youssouppoff), M-me Vigée-Lebrun (plusieurs portraits très beaux), Lefèvre, Lagrenée, Riesener et Mosnier (portrait du peintre avec ses filles).

#### ÉCOLE ANGLAISE.

L'école anglaise est représentée par des oeuvres peu nombreuses de fort grand mérite. Du XVII siècle on a seulement les deux portraits par Kneller, représentant l'un — le philosophe J. Locke et l'autre — le sculpteur Gibbons. Le XVIII siècle offre trois tableaux du grand Reynolds — l'énorme «Hercule étouffant les serpents», «l'Amour détachant la ceinture de Vénus» et «la Contenance de Scipion». Les portraitistes de la fin du XVIII siècle sont représentés par Gainsborough (portrait de la duchesse de Beaufort), John Hoppner (portrait de Sheridan), Romney et Opie (portraits de femmes), Raeburn (deux portraits de femmes et un portrait d'homme), Johnson (portrait d'homme) et Lawrens (portraits du prince Vorontzoff et de lady Raglan). Comme paysages notons le grand tableau de Jones, une marine de Marlow et une toile de Morland de tout premier ordre. La peinture de genre est représentée par une fort belle pièce de J. Wright — «la Forge». Du même peintre l'Ermitage possède deux grands paysages: «une Fête de nuit à Rome» et «l'Éruption du Vésuve». Enfin nommons les portraits de Georges Dawe et de Christine Robertson.

## ÉCOLE ALLEMANDE.

L'école allemande est représentée par Johann Heinrich Schönfeld (« l'Enlèvement des Sabines »), par Johann Heinrich Ross et Philippe Heinrich Ross, surnommé Rosa da Tivoli. Baltasar Denner et Dietrich appartiennent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils offrent des tableaux bien typiques et sont suivis par Platzer qui présente des compositions fort curieuses. Le célèbre Raphael Mengs est l'auteur de grands tableaux : « le Jugement de Pâris », « Saint Jean Baptiste » « Persée et Andromède ». On a aussi son portrait fait par lui-même. Angélique Kauffmann, Füger, Tischbein, Grassi et Lampi sont les auteurs de portraits nombreux.

## ÉCOLES SCANDINAVES.

L'art danois et suédois au XVIII<sup>e</sup> siècle est richement représenté à l'Ermitage par les portraits de Jens Juel, d'Ericson et une superbe série de Roslin.

## LA PEINTURE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Parmi les tableaux, peu nombreux, qui représentent la peinture française du XIX<sup>e</sup> siècle citons les oeuvres de Delacroix, d'Ingres, de Courbet, Rousseau, Corot, Diaz, Daubigny, Troyon, Winterhalter. — L'art allemand du XIX<sup>e</sup> siècle est représenté par les tableaux de Overbeck, Koch, Krüger, Hans von Marées, Feuerbach, Knaus, et les frères Achenbach.

## SCULPTURE.

Outre la grande collection de bronzes italiens et français, le musée possède encore des oeuvres dues aux meilleurs sculpteurs du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. L'italien Canova est représenté par des sculptures fort belles. Houdon se distingue surtout par son « Voltaire » et une « Diane ». La statue en marbre de la duchesse Ostermann-Tolstoi appartient au ciseau de Thorwaldsen.

## DESSINS, MINIATURES ET GRAVURES.

Le cabinet des dessins et estampes au musée de l'Ermitage se trouve être une de ses plus anciennes parties. La pierre fondamentale de sa grande, mais peu connue collection de dessins fut posée déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'acquisition, en 1767, de la collection du comte de Cobenzl et l'année suivante, de celle du comte Brühl. Malheureusement, la manie de collectionner de la fondatrice de l'Ermitage s'engagea plus tard dans d'autres voies. C'est pourquoi l'époque propice aux collectionneurs de dessins, comme l'était la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne fut presque pas exploitée. Toutes les acquisitions suivantes, parmi lesquelles il s'en trouve de bien précieuses, ont quand même un caractère de hasard. Les affaires du cabinets des dessins se trouvent au plus mal durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. La majorité écrasante des acquisitions de cette époque appartient aux dessins d'architecture. Parmi les autres pièces qui viennent s'ajouter aux collections précédentes on ne peut signaler que la petite, mais intéressante collection Grassi, achetée en 1862, et quelques feuilles et ouvrages sans rapport commun, acquis séparément. Grâce au manque absolu de système, la collection des dessins de l'Ermitage se distinguait, vers la révolution d'octobre, par une extrême inégalité de valeur de ses diverses parties dont quelques-unes se trouvaient représentées brillamment, tandis que d'autres offraient de bien grandes lacunes.

La réorganisation de l'Ermitage en 1918, en créant au cabinet des dessins de nouvelles possibilités, lui imposa de combler en premier lieu ces lacunes et de compléter désormais systématiquement toutes ses parties. De bien heureuses coïncidences furent favorables à la solution de ce problème. Dans la même année de 1918 l'Ermitage eut l'occasion d'acheter une collection de dessins italiens, pas bien nombreux, mais d'une importance extrême. Les années suivantes continuèrent d'en ajouter d'autres. Mais c'est l'année 1924 qui se trouve être dans l'histoire du cabinet des dessins la date des plus mémorables: le cabinet s'enrichit d'acquisitions tout à fait exceptionnelles comme valeur artistique et comme quantité totale. C'est, en premier lieu, le don d'une collection privée, comparativement pas grande, mais dont l'assor-

timent est de tout premier ordre. Ce sont des parties de la collection de l'Académie des Beaux-Arts, reçues en échange d'exemplaires doubles d'œuvres gravées. Et pour finir, la bibliothèque du Musée Stieglitz, annexé à l'Ermitage, y amène sa grande collection de dessins.

Toutes ces acquisitions ont non seulement haussé le niveau de la valeur du cabinet des dessins, mais en ont aussi doublé le chiffre, qui actuellement s'élève environ jusqu'à 30.000 feuilles. Le quart de ce chiffre imposant est à peu près atteint par la collection précieuse des dessins d'architecture et de décor théâtral. La quantité de dessins exécutés pour servir de modèles aux arts industriels remonte environ au même chiffre. La masse principale, qui consiste en croquis, études, esquisses, compositions finies, portraits, paysages et autres, représente les diverses écoles de l'art occidental et appartient dans sa majorité aux œuvres des vieux maîtres.

Dans cette vaste réunion, les dessins de l'école française remportent sur tous les autres par la richesse et l'ampleur de leur assortiment. Une longue rangée de feuilles des plus variées reflète les phases principales de l'art graphique au cours des XVI, XVII et XVIII siècles. Ayant acquis une popularité plus ou moins vaste, l'excellente collection des crayons français, de Fr. Clouet, Benjamin Foullon, d'Etienne, Pierre et Daniel Dumoustier, de Lagneau et d'autres est complétée par des dessins fort précieux de l'école de Fontainebleau. Dans la série des dessins du XVII siècle nous nommerons comme curiosités principales la collection des dessins de Callot, première au monde par la qualité et le nombre de ses feuilles (plus d'un millier) et les œuvres de Poussin d'un choix tout à fait remarquable. Le XVIII siècle fait jaillir en abondance une suite de noms. Parmi les plus grands maîtres nous nommerons, en particulier, comme fort bien représentés, Boucher, Natoire, Hubert Robert, Gabriel de Saint-Aubin et surtout Greuze.

La collection des dessins de l'école néerlandaise n'est pas moins importante et variée. Ici on doit noter en premier lieu quelques dessins des primitifs de valeur tout à fait exceptionnelle, les feuilles rarissimes de Piter Koeck van Aelst et les œuvres nombreuses d'Abraham Bloemaert, auxquelles s'ajoute la série des

paysages fort richement représentée. Nous y signalerons, commé des plus dominantes, les feuilles des maîtres du cycle de Hans Bol et de Vinkboons, les dessins de Rembrandt et de son école et les paysages incomparables de Ruysdael. Rubens, van Dyck et Teniers viennent représenter l'école flamande qui brille surtout par une série de chefs-d'oeuvre de Jordaens suivie des non moins remarquables esquisses et études de Jan Fyt.

L'école italienne ne peut se vanter d'être représentée aussi complètement; mais des lacunes quelquefois très essentielles sont rachetées par la valeur et la rareté de certaines feuilles. Ainsi parmi les dessins peu nombreux du quattrociento il s'en trouve de fort curieux par la rareté de leur type. Tel un groupe superbe — les représentants de la famille d'Este — traité avec maîtrise par Ercole Roberti. Et voici le XVI siècle dont on doit noter surtout les excellents dessins de Baldassare Peruzzi, Giulio Romano, Titien, Campagnola, Bassano, Farinato, Rosso, Barocci, Zuccharo, Luca Cambiaso. Le seicento est moins bien représenté, mais nous y trouvons aussi de belles oeuvres: une suite d'excellents portraits d'Ottavio Leoni, des feuilles bien typiques de Guercino, Lanfranco et de Stephano Della Bella. Le XVIII siècle fournit de nouveau en abondance des oeuvres d'une grande importance: les dessins de Piranesi des plus intéressants, l'album des charges de Ghezzi et une tout à fait remarquable collection de dessins de l'école de Venise. Giambattista et Domenico Tiepolo y sont brillamment représentés par plus de cent feuilles. Nous y trouvons aussi les noms de Sébastien et Marco Ricci, A. Canale, Guardi, Zais, Piazzetta, Longhi, Rosalba Carriera et d'autres.

Comparés aux collections précédentes abondant en feuilles de tout premier ordre, les dessins de l'école allemande occupent un rang fort modeste. Quelques oeuvres de Dürer, Hans Holbein le Vieux et Elsheimer et des dessins pour vitraux de Christophe Maurer et Tobias Stimmer peu nombreux sont les pièces principales dont l'Ermitage peut s'enorgueillir.

Une lacune considérable, formée par la manque presque absolu de dessins du XIX siècle et des temps modernes, n'a pas été assez comblée durant les dernières années. L'école française de la première moitié du siècle passé pourrait seule être considérée comme plus ou moins représentée. Les autres écoles

n'offrent que des feuilles et ouvrages séparés. Néanmoins, même ici l'Ermitage possède un chef d'œuvre dans la suite tout à fait admirable de gouaches de Menzel, illustrant le tournoi de la Rose Blanche, qui eut lieu à Potsdam en 1831.

Depuis la réorganisation du cabinet des dessins, la très importante collection de miniatures, qui représentent surtout le XVIII<sup>e</sup> s. et les débuts du XIX, y est entrée comme une section indépendante. Cette collection, formée peu à peu dans le cours des deux siècles passés, continue à s'accroître et se compose à peu près de 2.000 numéros, parmi lesquels se trouvent des oeuvres de tout premier ordre: telles les miniatures de Petitot, Ritt, Hall, Liotard, Isabey, Rosalba Carriera, Fuger et autres.

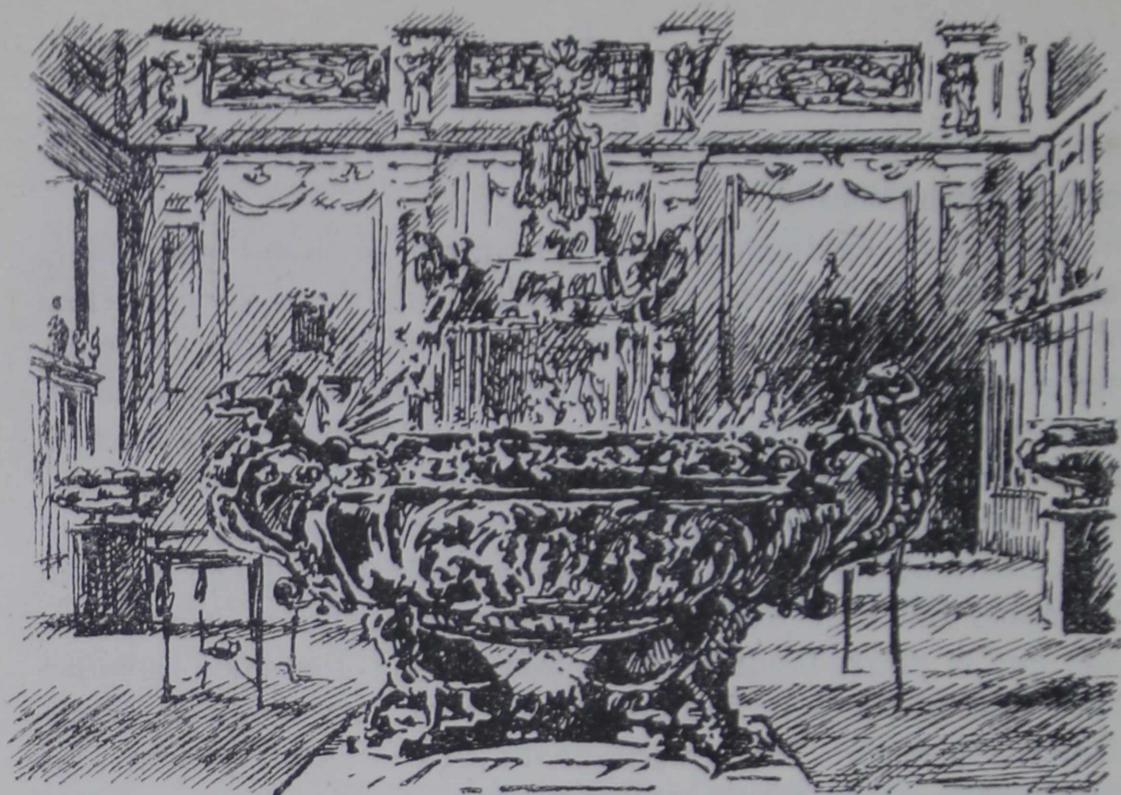
Le Musée possède également une grande collection d'estampes qui, vers les débuts de la révolution, contenait jusqu'à 250.000 feuilles. Cette collection fut fondée en même temps que celle de dessins, et la même collection du comte de Brühl en compose le noyau. Les collections de gravures de lord Walpole, de Hermann et Mocketti furent acquises dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. Suivies dans la première partie du siècle passé par les collections de Karabanoff, du comte de Souchtelen, de Divoff et du comte Tolstoï, elles formèrent ensemble un cabinet d'estampes d'une grande valeur, qui continua à s'accroître, s'enrichissant de feuilles séparées, ainsi que de collections entières. De ces dernières nous citerons la très riche collection de gravures à l'eau forte de Rembrandt et de son école, léguée au musée par le fameux érudit et collectionneur Rovinsky, et la collection Sémenoff-Tianchansky, achetée en 1910.

Les acquisitions de la période postérieure à la révolution atteignent le chiffre de 70.000 et la collection d'estampes actuelle compte plus de 300.000 feuilles. La gravure reproductive y est surtout représentée d'une façon tout à fait complète, ainsi que les diverses éditions des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'excellent assortiment des gravures à la manière noire et des gravures en couleur, qui leur sont contemporaines, forment une des parties les plus importantes de la collection. L'estampe originale se trouve le plus richement représentée par la gravure à l'eau forte française et hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle, dont nous avons déjà cité la fameuse collection des oeuvres de Rembrandt,

qui occupe un des premiers rangs parmi les autres grandes collections européennes.

Possédant également dans les autres branches un nombre considérable de feuilles de grand prix et très rares, la collection de gravures de l'Ermitage n'est pas exempte néanmoins de lacunes, ainsi que l'est la collection de dessins. Les acquisitions des dernières années ont comblé en partie ces lacunes en ouvrant en même temps de nouvelles voies. Ainsi le département des gravures a presque construit à neuf deux sections qui manquaient auparavant et qui représentent l'art graphique moderne et celui du Japon. En ce qui concerne cette dernière, elle ne présente encore que la pierre fondamentale posée par la collection d'estampes de la bibliothèque du Musée Stieglitz et par d'autres acquisitions. Par contre, l'art graphique du XIX siècle se trouve déjà représenté par la vaste section de lithographies de la première moitié du siècle signalé et l'on espère des temps futurs, mais non éloignés, où le cabinet d'estampes se verra maître de toutes les difficultés vaincues.

---



## SECTION DES ARTS DECORATIFS

### MOYEN AGE ET RENAISSANCE.

Le département des objets d'arts du Moyen Age et de la Renaissance actuel qui contient de si riches collections tant sous le rapport du choix comme sous celui du nombre fut complètement reconstruit en 1918. De première origine ledit département, inauguré en 1888, se composait de quatre branches tout à fait indépendantes: l'arsenal, les antiquités chrétiennes et byzantines, celles d'Orient et les objets d'arts du Moyen Age et de la Renaissance. En 1918 le Conseil de l'Ermitage décréta d'organiser de ces quatre branches diverses quatre départements différents. La majorité des objets avait été évacuée en 1917, pour cause de sécurité, à Moscou, d'où on les fit revenir le 18 novembre 1920. C'est alors que le nouveau département reçut pour installer ses trésors ramenés de nouvelles galeries dans une des ailes dépendantes du Palais d'Hiver donnant sur la Néva. Construite par l'architecte Felten, mais reconstruite plus tard à l'intérieur,

cette aile faisait partie de l'Ermitage de Catherine II. Les nouvelles galeries furent ouvertes le 19 novembre 1921.

Les objets d'arts du Moyen Age et de la Renaissance y sont représentés par une série ininterrompue illustrant l'évolution des arts industriels de l'époque mentionnée. Le noyau de cette série fut formé par la fameuse collection Basilewsky acquise en 1884. Plus tard, de nouvelles acquisitions et donations vinrent compléter les diverses branches représentées. Après la Révolution, le département se trouva enrichi de beaucoup de collections privées. L'annexion du musée Stieglitz acheva d'augmenter le nombre de ses objets.

Les principales branches des arts mineurs exposés sont: l'orfèvrerie, l'émaillerie (émaux champlevés et émaux peints), les ivoires, les faïences hispano-moresques et françaises, la majolique italienne et la verrerie.

L'orfèvrerie est représentée par une collection fort belle et fort variée d'objets appartenant au culte religieux du VIII au XVI siècle. Les divers calices, ciboires, croix processionnelles, reliquaires, monstrances et autres forment un ensemble bien précieux pour l'étude de l'histoire ecclésiastique du Moyen Age, ainsi que pour celle des styles. Citons, du VIII siècle, le calice décerné jadis à Saint Chrodegand ayant appartenu à l'église de Saint Martin des Champs à Paris, cuivre incrusté d'argent gravé et doré; du XII siècle — le diacre - reliquaire tenant l'évangile. L'étonnante et souvent citée monstrance de Henri II, ayant appartenu au trésor de la cathédrale de Bâle, fait preuve, en son gothique des plus purs, du génie des orfèvres du XIV siècle. Une autre monstrance, dite «des douze apôtres», dont le verre a la forme d'un disque, provient également de la cathédrale de Bâle. Leur cadette par son origine, la grande «monstrance de Reval», rare exemplaire signé Hans Riessenberger et daté 1474, intéresse par l'évolution de son style plus compliqué ainsi que par son histoire: elle fut la propriété de Pierre le Grand avant de passer, après sa mort, à la «Chambre de Curiosités» de l'Académie des Sciences et de là en 1894 au Musée de l'Ermitage.

La série des émaux champlevés du XII siècle, limousins et rhénans, est également représentée d'une façon fort complète et contient des pièces d'une grande valeur, telle que la fameuse

châsse du XII siècle, à fond vermiculé, avec l'histoire de Sainte Valère. Outre leur intérêt comme émaux, les divers reliquaires pyxides et autres pièces représentées ont encore celui de compléter la série déjà mentionnée des objets de culte religieux. Beaucoup de ces objets se trouvent plus tard garnis d'émaux translucides; ainsi la monstrance citée de Henri II.

La collection d'émaux peints de la fin du XV et du XVI siècle nous mène en pleine Renaissance. Les pièces pour usage profane y voisinent avec celles destinées au culte. Nous y trouvons l'oeuvre des quatre Pénicaud depuis l'illustre Nardon, avec sa technique combinée d'émaux translucides et peints aux tons chauds semés de cabochons multicolores, jusqu'à Jean III. L'oeuvre de Pierre Raymond y occupe une place considérable. Le beau triptyque datant de 1530 qui présente les armoiries accolées de Philippe de Bourbon et de la duchesse de Valentinois, fille de César Borgia, est la première oeuvre connue du maître. Le grand plat avec l'histoire d'Adam et d'Eve porte le monogramme P. R. et la date 1558; et un autre plat avec la rencontre d'Abraham et de Melchisedek est de 1577. D'autres pièces moins considérables comme volume viennent s'ajouter aux précédentes et augmenter l'oeuvre de P. Raymond. Les autres émailleurs sont également représentés: Couly Nouailher, dont le Musée possède la première pièce signée et datée, une coupe de 1539; Martin Didier, Jean de Court, Jean et Pierre Courteys et d'autres moins connus. Jehan Limosin et Suzanne Court nous menent jusqu'au XVII siècle.

Outre les émaux peints de Limoges la collection compte aussi des émaux de Venise.

Avec les ivoires nous redescendons en plein Moyen Age. La série commence par une plaque rectangulaire du VII siècle de travail latin barbare, avec l'histoire du péché originel, l'arche de Noé et le sacrifice d'Abraham, dans trois registres superposés.

La Renaissance carolingienne se fait valoir dans une pièce exceptionnelle — l'urceum ayant appartenu à l'un des Ottons. On n'en connaît que deux autres de cette espèce des plus rares — l'un à Milan, l'autre à Aix la Chapelle. Une autre plaque rectangulaire avec l'Ascension, fort belle, appartient à la même époque.

La série de dames du XII et XIII siècles occupe par son nombre (dix-sept) le deuxième rang parmi les collections analo-

gues des musées européens, le premier appartenant au British Museum.

Les débuts de la Renaissance de la sculpture des ivoires au XIII siècle connaissent un type extrêmement curieux et encore archaïque de Madonne portant l'Enfant, type dont il n'existe que trois exemplaires de même mérite — l'un au musée Cluny, l'autre au Palais des Beaux Arts à Paris et le troisième au Musée de l'Ermitage. Les ivoires sculptés de l'époque gothique d'une réelle importance comme qualité et comme quantité viennent terminer la série.

La céramique occidentale commerce par une branche qui la rallie à celle de l'Orient — par les faïences hispano-moresques. C'est ici que le Musée peut s'enorgueillir de posséder la pièce au renom mondial, le célèbre vase dit de Fortuny. Nommée d'après son propriétaire, le peintre Mariano Fortuny qui l'avait découverte et achetée en Espagne en 1871, cette merveille de la céramique passa ensuite dans la collection Basilewsky. Dans la série peu nombreuse, une douzaine environ, de ces grands vases fabriqués à Malaga au XIV siècle, le vase Fortuny se trouve être le plus ancien comme origine et le plus superbe comme travail. Les faïences hispano-moresques des deux siècles suivants forment une collection considérable et fort belle.

La majolique italienne est représentée d'une façon toute particulière comme qualité et comme nombre, depuis les vases toscans du XV siècle dits « à feuilles de chêne » jusqu'aux diverses manifestations de l'art céramique italien dans toute son ampleur en pleine Renaissance. Les produits de Chaffagiolo, Faenza, Urbino, Gubbio, Derouta et autres constituent un ensemble imposant qui par sa vaste étendue et son très riche assortiment peut aisément rivaliser avec les collections des autres musées de premier ordre. Les « albarelli », plats, « coppae amatoriae » et les grandes vasques, en un flot grandiose, viennent évoquer l'époque brillante entre toutes. Nous y trouvons des pièces signées de grands artistes, tels que Nicolo Pellipario, chef de la maison des Fontana, Francesco Xanto Aveli da Rovigo, Maestro Giorgio da Gubbio. De Nicolo le Musée possède la première pièce signée et datée 1521. De lui également le beau plat ayant fait partie du fameux service d'Isabelle d'Este, avec les armoiries de

cette dernière, accolées à celles des Gonzague. La fabrique de Chaffagiolo offre cette pièce tout à fait unique — le plat avec Diane et Endymion d'après un dessin botticellesque. La série s'achève avec les majoliques de Castelli, XVII et XVIII siècles.

Et voici la Renaissance française qui triomphe à son tour dans le miracle de sa céramique: les faïences de Saint-Porchaire si fragiles et si précieuses en la délicatesse extraordinaire de leur travail. De ces pièces incomparables et rares qu'on dirait ciselées par la main d'un orfèvre, le Musée en possède quatre, dont deux portent l'écu des Montmorency — Laval, et une mignonne salière-celui d'Epinay.

Aux produits de Bernard Palissy s'ajoutent ceux de Nevers et une grande collection non encore exposée de faïences françaises d'ateliers divers.

La verrerie de Venise du XVI siècle exhibite ses magnifiques verres émaillés, filigranés et autres d'une légèreté éphémère. On trouve son influence reflétée dans la série des verres filigranés néerlandais et allemands du XVI et XVII siècles. L'oeuvre indépendante des verriers allemands est représentée par les grands vidrecomes. La collection renferme encore une pièce fort curieuse, non rattachée aux précédentes — un cor arabe du XIV siècle en verre émaillé, enchassé dans une monture d'Augsburg en argent doré, faite trois siècles plus tard.

Outre les diverses collections énumérées, le Musée de l'Ermitage en possède de moindres, tissus, plats en métal, vitrages, grès allemands, cuirs etc., dont les unes sont exposées partiellement, tandis que d'autres attendent leur tour d'être réclamées par des travaux futurs.

### ARTS DÉCORATIFS DES XVII—XIX SIÈCLES.

Le département des arts décoratifs des temps modernes (XVII—XIX siècles) a été composé de trois grandes collections de l'ex-galerie des bijoux et des collections de porcelaine et d'argenterie conservées au musée du Palais d'Hiver.

En organisant son musée Catherine II prêtait son attention principale aux tableaux et aux pierres gravées, mais elle n'oubliait pas en même temps les oeuvres des arts industriels. En premier

lieu, tous les objets d'art présentant une plus ou moins grande valeur matérielle furent rassemblés par son ordre en un seul endroit. Les pièces les plus précieuses furent installées dans la chambre dite « des diamants », attenante aux appartements personnels de l'impératrice. Quant aux autres pièces elles reçurent un abri dans une suite d'appartements, connus sous le nom d'entresol de l'Ermitage. Cette collection, remarquable déjà à cette époque, a été plus d'une fois mentionnée par des contemporains et Catherine en parle souvent dans ses lettres à Grimm. Le premier inventaire de ces objets a été fait en 1789 par A. I. Loujkoff, bibliothécaire et conservateur au musée de l'Ermitage et membre honoré de l'Académie des Sciences.

Dans les débuts du XIX siècle cette collection remarquable a été transportée dans la galerie du pavillon de la Motte, ornée à neuf par l'architecte Quarenghi et a été installée dans vingt-six armoires de très beau travail dont cinq dataient du règne de Catherine II. La galerie a renfermé cette collection qui se complétait continuellement par des pièces de tout premier ordre jusqu'à l'année 1911, quand ladite collection fut transportée au musée de l'Ermitage. Les porcelaines et l'argenterie furent exposées à sa place.

Après la révolution et la réorganisation du musée de l'Ermitage, ces trois collections, s'alliant à celles, très riches, des objets d'art du Moyen-âge et de la Renaissance, ont formé la section qui comprend les objets d'arts industriels. La vaste étendue de cette section commençant par l'époque lointaine du Moyen-âge et atteignant presque celle des temps actuels donne, dans un assortiment systématique d'oeuvres d'arts industriel, la notion très juste et précise de cette branche des créations du génie humain.

Les collections de l'ex-galerie des bijoux contenaient un ensemble d'objets précieux dont les différentes séries étaient fort complètement assorties. La série de tabatières et de montres s'y trouve au premier plan.

La collection de tabatières compte plus de 1500 pièces de différente forme et de travail, plus ou moins artistique depuis les véritables chefs-d'oeuvre de cet art jusqu'aux plus simples pièces en bois et en ivoire. De la sorte leur ensemble donne une

notion exacte de l'évolution de cette industrie qui pendant deux siècles à peu près a eu une si grande importance.

La collections de montres des XVI, XVII et XVIII siècles est encore plus remarquable. Le mécanisme a peu changé dans le cours de l'époque mentionnée. Par contre, le travail extérieur s'est beaucoup modifié et a toujours répondu au goût du jour, illustrant ainsi les styles de chaque époque. Par la richesse du travail de ses différentes pièces et leur assortiment des plus complets, la collection de montres ne peut être comparée à aucune autre de ce genre.

D'autres collections sont aussi admirables et tout à fait exceptionnelles par leur richesse: pendentifs du XVI siècle, bagues, coffrets, éventails, nécessaires, bijoux du XVIII siècle, objets en pierres sculptées et beaucoup d'autres. On peut affirmer de tout droit que nul musée et nulle autre collection n'en contiennent un assortiment aussi complet et une aussi grande quantité d'oeuvres de tout premier ordre.

Les collections de porcelaine et d'argenteris sont tout à fait exceptionnelles par leur choix et leur richesse. Leurs parties fondamentales ont été assemblées dans les années après 1880, quand des pièces de valeur exceptionnelle ont été extraites de différents palais. Formée de la sorte cette collection était conservée au Palais d'Hiver jusqu' à l'année 1911, quand elle fut remise au musée de l'Ermitage. A partir de cette date, elle fut constamment et systématiquement complétée. Les différentes lacunes de cet assortiment systématique furent surtout comblées après la révolution.

La collection des porcelaines du XVIII siècle, époque de l'épanouissement artistique de cet art, contient plusieurs milliers de pièces et se trouve être probablement une des plus complètes. Presque toutes les fabriques européennes sont représentées et, pour la plupart, elles le sont par des oeuvres de différentes espèces et qualité, depuis les pièces de tout premier ordre jusqu'à des spécimens de valeur moindre.

La magnifique collection d'argenterie donne un tableau des plus complets, montrant les différents procédés dont cette riche matière a été travaillée à différentes époques, depuis le XVI siècle et jusqu'au siècle passé. Notons que les superbes

collections des oeuvres dues aux maîtres anglais et français se trouvent être uniques. En ce qui concerne l'argenterie française, on peut affirmer que tout ce qui en est parvenu jusqu' à nous de meilleur, se trouve presque entièrement au musée de l'Ermitage.

### ARMES ET ARMURES.

La collection d'armes et armures du musée de l'Ermitage tire ses origines de l'intérêt et de l'amour profond de Nicolas I envers tout ce qui avait trait au militarisme et, en particulier, aux armes et armures. Dans le Palais Alexandre à Tsarskoé Selo la collection d'armes et armures occupait deux salles entières et en 1834 elle fut transportée dans le pavillon de « Monbijou » situé dans le parc de Tsarskoé Selo. C'est là que sous le nom « l'Arsenal de Tsarskoé Selo » elle a acquis une renommée qui s'étendait au-delà des limites de la Russie. Comme cela se conçoit aisément, la collection de l'Arsenal de Tsarskoé Selo, derivant de la fantaisie d'un monarque, amateur, mais non connaisseur, et étant le produit d'une époque au courant romantique tout à fait spécial, contenait à côté d'oeuvres vraiment remarquables et de tout premier ordre d'autres objets de valeur nulle et parfois même faux.

C'est seulement grâce aux travaux des conservateurs érudits de cette collection, de Gille surtout, qu'elle se libéra d'une telle entrave et qu'elle commença à acquérir un caractère vraiment scientifique de collection d'armes et armures européennes et asiatiques de tout premier ordre.

En 1884 l'Arsenal de Tsarskoé Selo se trouve transporté au musée de l'Ermitage qui abrite ses collections, dont l'exposition fut inaugurée en 1888.

La collection de l'Arsenal devenait donc de plus en plus considérable. Durant les premières cinquante années elle fut complétée par des collections entières provenant de la part de collectionneurs tels que le peintre Orlovsky, Tatitscheff, Saltykoff, Basilewsky. D'autres pièces furent achetées dans des ventes à l'étranger. Vers l'année 1918, le nombre des armes atteignait le chiffre de 8000. Après la révolution qui a supprimé les collections privées et les a transmises au Fond des Musées de l'État, le musée de l'Ermitage a reçu de ce dernier en fait d'armes et

armures plus de 6.000 pièces. La somme totale de tous les objets atteint actuellement le chiffre de 15.000

La collection d'armes et armures du musée de l'Ermitage, dans son ensemble actuel, se compose de trois parties principales; 1) les armes de l'Europe occidentale des XVI au XVII siècles; 2) les armes orientales des XVI au XIX siècles et 3) la collection d'armes des temps modernes, nommée encore « Arsenal du palais Anitchkoff », nom qui indique la provenance de la collection qui jusqu'à l'année 1921 était conservée dans un pavillon spécial dudit palais.

Ces diverses collections se trouvent installées dans quatre grandes salles du Palais d'Hiver: salle de saint Georges ou salle du Trône — armes européennes; salle des Piquets — armes de chasse et armes sportives; salle Alexandre — « l' Arsenal du palais Anitchkoff », salle des Blasons-armes orientales.

En commençant la revue de chacune des collections nommées, nous devons noter, en premier lieu, que la collection des armes européennes en ce qui concerne la période des années 1500—1630, se distingue par une ampleur extraordinaire, on peut dire tout à fait exclusive, et occupe sous ce rapport un des premiers rangs parmi les autres collections européennes.

La collection des casques et boucliers de parade en fer repoussé est surtout admirable et des plus complètes. Des oeuvres d'artistes en métal illustres, tels que Negroli, Piripe, Picinino et autres, se trouvent parmi ces pièces. Notons, en particulier, le bourguignot du duc d'Urbin, le bouclier ayant appartenu à Cosime de Médicis, un autre bouclier qui a été exécuté par Picinino et une suite de boucliers en cuir bouilli.

Parmi les armures, la série consistant en 22 armures maximiliennes de tous les types de cette catégorie et aussi les armures exécutées par les maîtres Siebenbürger, Peffenhauser et autres se font surtout remarquer.

Parmi les pièces plus anciennes, l'armure gothique est remarquable par l'élégance de ses formes. Toute une série d'épées au travail vraiment artistique complète le tableau des armures du XVI siècle.

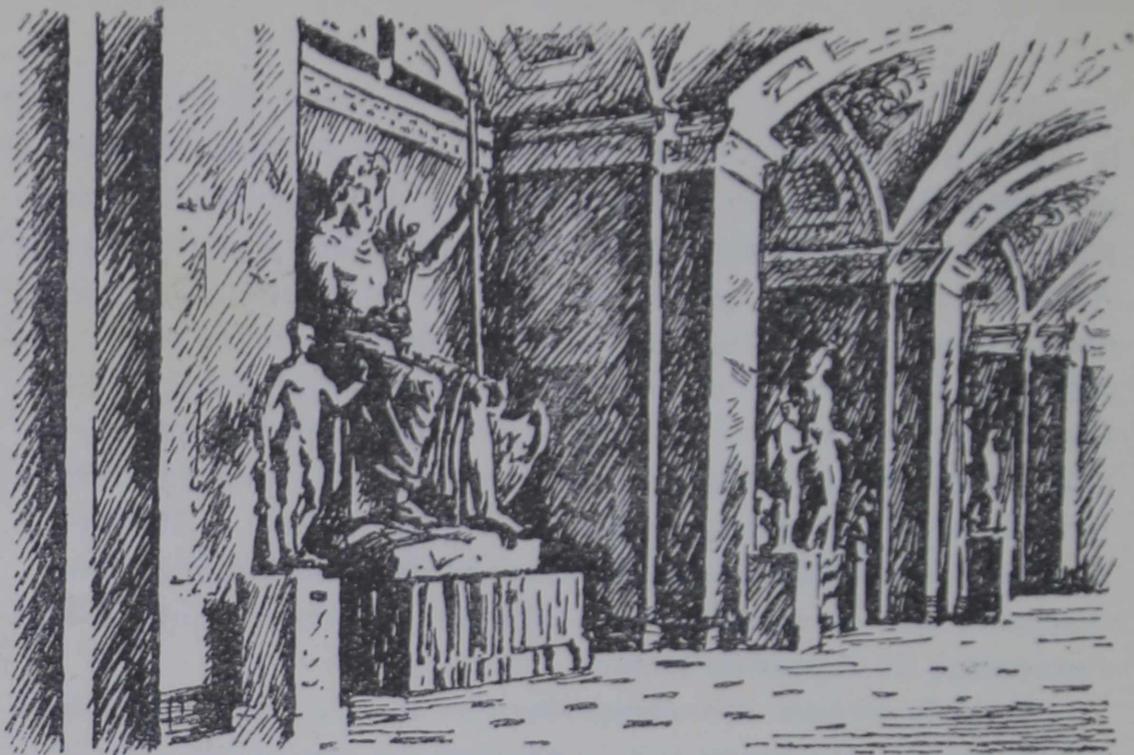
Avant de passer en revue les armes orientales notons, en premier lieu, que par l'ampleur et la qualité de son assortiment,

la collection du musée de l'Ermitage occupé, sans discuter, le premier rang parmi les autres collections du même genre. Chaque pays et chaque nationalité y est représentés d'une façon tout à fait complète. Les armes perses font voir de merveilleux poignards, des cuirasses et des boucliers à la fine ciselure dorée. Toute une collection d'aciers de Damas, dans laquelle on peut rencontrer les meilleurs spécimens de cette espèce de l'acier, ajoute encore à la valeur de la collection. Sous ce rapport, un grand intérêt présentent les modèles d'acier de Damas obtenu à l'usine de Zlatooust (dans l'Oural) par les travaux du métallurgiste connu—Anossoff, qui le premier a su obtenir de beaux résultats dans l'exécution de l'acier de Damas.

Dans la section des armes turques une grande collection de sabres gravés et dorés se fait remarquer. La plupart de ces armes sont des trophées de guerres avec la Turquie, pris pendant le règne de Catherine II, de celui d'Alexandre I et de Nicolas I. Les armes malaises font ressortir surtout la collection des « kris » d'un travail artistique aux poignées d'ivoire et de métal sculpté. Parmi les armures orientales deux surtout se font remarquer: une armure indienne dont le casque percé à jour a la forme d'un bonnet phrygien, et une armure turque datant du XVI siècle.

Dans la salle des armes de chasse une collection d'arbalètes et de fusils est représentée d'une façon tout à fait exclusive, depuis les armes du XVI siècle jusqu'à celles de nos jours.

La salle Alexandre contient des espèces de l'armement des armées régulières, qui commence par l'époque de Pierre le Grand et se termine par celle des temps actuels. Cette collection est complétée par des objets présentant un intérêt historique, tels que, par exemple, les armes ayant appartenu personnellement à Napoléon et à ses maréchaux, et également par des drapeaux de divers régiments de la garde et de l'armée. Il se trouve parmi ces drapeaux des pièces qui présentent un intérêt unique pour les spécialistes étudiant l'évolution des types, des dimensions et leur formes transitoires.



## SECTION DES ANTIQUES.

### ÉGYPTE ET MESSOPOTAMIE.

La partie fondamentale de la collection égyptienne au musée de l'Ermitage est formée par la collection Castiglione, achetée à l'Académie des sciences en 1826. La collection fut complétée ensuite au moyen d'acquisitions, tout comme de donations. Notons surtout des premières les collections Laval (1852) Sabouroff (1883), Golitzine (1887), Bloudoff (1889). Quant aux secondes, signalons la collection Leichtenberg (1852) et la pierre célèbre de Perowsky (1861). Pendant les dernières années, la collection fut sensiblement augmentée par quelques grandes acquisitions.

Quoique le département des antiquités de l'Égypte au musée de l'Ermitage ne peut atteindre le niveau des plus grandes collections du même genre des musées européens, il se trouve néanmoins être intéressant et de grande valeur, grâce à certaines pièces de tout premier ordre, et aussi parce qu'il contient avec suffisamment d'ampleur les plus diverses sections de l'archéologie égyptienne.

Dans la collection des sculptures nous distinguerons la statue du pharaon de la XII dynastie Amenemhait III et une excellente statuette en bois représentant un homme marchant. Cette dernière pièce qui appartient à l'époque de Tel El Amarna peut être comparée aux chefs-d'oeuvre de l'art égyptien. La statue de dimensions moyennes représentant le scribe de la XVIII dynastie Maani-Amen, qui a gardé son enluminure, n'est pas dénuée d'intérêt. Les statuettes de bronze représentant, vers le tard, des divinités, parmi lesquelles se trouvent des pièces d'une grande rareté, comme le dieu Seth et la déesse Satis, forment un assortiment suffisamment complet.

La collection révèle l'inventaire d'un tombeau égyptien : objets d'emploi commun, ornements, sceaux, amulettes, « ouchebti » de différentes époques et matières, boîtes pour « ouchebti », statuettes polychromes de serviteurs, les canopes nombreux et enfin les sarcophages qui composent une des parties les plus précieuses de la collection. Les plus importants d'entre eux se trouvent être deux sarcophages en pierre de l'époque de la conquête de l'Égypte par les perses ; ils appartenaient au chef d'armée Achès et à sa mère. Un sarcophage quadrangulaire en bois, datant de la XII dynastie, est également intéressant.

Signalons aussi la grande collection de stèles funéraires, parmi lesquelles la stèle du roi Horemcheb se fait remarquer. Elle date encore de l'époque où le roi était simple chef d'armée.

La céramique offre des échantillons de toutes ses espèces, depuis les vases préhistoriques jusqu'aux vases d'albâtre de toutes les époques et jusqu'aux balsamiques de verre bleu qui viennent vers le tard. Deux grands vases d'argile de l'époque de Tel El Amarna sont des plus intéressants ; ils sont peints de couleurs bleue, rouge et noire et montrent les génies de la fécondité tenant dans leurs mains les signes de la vie.

Mais les plus précieux se trouvent être les papyrus dont trois ont une renommée universelle. C'est le fameux « conte du naufragé », puis « la prédiction au roi Snofrou » et « l'instruction du roi Herakléopolitain ». Le premier, datant de la XII dynastie, rapporte les aventures d'un égyptien envoyé par le pharaon vers les rivages méridionaux de la mer Rouge. Pendant la traversée, le navire fait naufrage et de tous les passagers le narrateur seul,

qu'une lame vient jeter sur une île, se voit sauvé. Sur cette île, pleine de fruits, oiseaux et poissons de toute espèce, il rencontre un serpent merveilleux ayant le don de double vue. Le serpent lui prédit un retour heureux dans sa patrie; la prédiction s'accomplit et le narrateur retourne dans sa ville natale. Le contenu du second papyrus renferme une prédiction qui annonce des malheurs menaçant l'Égypte, qui la mèneront presque jusqu'à une perte totale et dont elle sera sauvée par un roi du nom Ameni. Cette prédiction sort des lèvres du sage Nofer — Rechou qui est représenté prophétisant devant le roi de la IV dynastie Snofrou. Ce papyrus date de l'époque du Moyen Empire. Le troisième contient les instructions du roi Heracléopolitain de la X dynastie à son fils, le roi Meri — Ka — Ra. Les autres papyrus renferment des copies du Livre des Mort (quelqu'uns sont pourvus de vignettes), des hymnes religieux, des lettres privées, des comptes etc.

Une intéressante collection de papyrus coptes et des « ostraca » vient se joindre aux papyrus égyptiens.

En ce qui concerne la collection d'antiquités de l'Asie antérieure, la plus grande partie en est représentée par les plaques sculptées des palais d'Aschournasirpale (de Nimroud) et de Sargon II (de Khorsabad). Nous noterons ensuite une collection intéressante de cachets babyloniens, assyriens, élames, héthéens et perses et un grand nombre de tablettes aux inscriptions cunéiformes. Parmi les dernières nous signalerons la lettre de Khammourapi, la tablette de la bibliothèque d'Aschournasirpale, trois tablettes de Kirkouk avec des empreintes de sceaux fort intéressantes et le grand cylindre d'argille de Nabuchodonosor de Marad.

## ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES.

Le département des antiquités grecques et romaines possède une des collections mondiales de monuments du grand art et des arts industriels antiques. Formée en 1850 d'une série de petites et grandes collections qui se trouvaient dans différents palais de Pétersbourg et de ses environs, la collection de sculptures antiques appartient au nombre des plus remarquables et des plus riches. Ce fut Pierre le Grand qui, le premier, commença à recueillir les

marbres de l'antiquité; des statues de marbre furent achetées par son ordre en Italie, parmi lesquelles la fameuse Vénus de Tauride. Des collections diverses qui composent celle du musée, signalons en deux des plus grandes: la collection de Lyde Browne, achetée par Catherine II et celle du marquis Campana, acquise sous Alexandre II. Les oeuvres authentiques de la statuaire grecque, parvenues jusqu'à nous en petite quantité et, pour la plupart, sous forme de fragments, sont représentées au musée de l'Ermitage par deux beaux monuments funéraires et par plusieurs reliefs de l'époque hellénistique. Parmi les bonnes copies datant de l'époque des empereurs romains et faites d'après des statues grecques disparues, les plus remarquables sont: l'Eros dit « Soranzo », le relief des Niobides — reproduction unique du relief de Phidias sur le trône de la célèbre statue de Zevs à Olympie, la tête de Doriphore, en basalte, de Polyclète, le fragment de la statue de Pallas du type Rospigliosi, l'Hermès reproduisant l'oeuvre d'Alcamène et la tête de Pallas remontant peut-être jusqu'à l'oeuvre authentique de Crésilas. Les originaux de ces statues dataient du V siècle avant notre ère. La belle statue d'Eros du style de Praxitèle et celle de Heraclès, du style de Scopas, Eros enfant tendant son arc, du sculpteur Lisippe, la statue colossale de Jupiter, venue de Castel Gandolfo, reproduisent les oeuvres perdues du IV siècle avant notre ère. Parmi les monuments de la statuaire décorative de l'époque hellénistique signalons surtout comme les plus intéressants: la statue de Dionysos s'appuyant de la main sur l'idole d'Aphrodite, deux statues de satyres dansant, la statue d'une reine assise, la Vénus de Tauride, la statuette de Hygieia assise, dont le style se rapproche des sculptures de Pergame, des statuettes d'enfants, la belle tête d'adolescent du style de l'école de Pergame, la figure pour fontaine représentant Eros avec une coquille datant du commencement du III siècle avant notre ère.

Les portraits romains de l'époque de l'empire, têtes d'empereurs et d'autres personnages, sont des oeuvres originales et de tout premier ordre. Avant l'année 1917, le musée de l'Ermitage possédait déjà une suite de portraits remarquables. Mais depuis la révolution sa collection s'est encore sensiblement augmentée par des acquisitions provenant du Palais d'Hiver, des palais-mu-

sées des environs et du Comité de la conservation des monuments de l'art, et doit être actuellement comptée comme l'une des meilleures au monde. Les superbes portraits de la dame Syrienne du temps de Faustine l'aînée, II siècle de notre ère, et celui du prince de la maison des Antonins sont extraordinaires comme travail et comme expression. Le portrait de la dame romaine, I siècle de notre ère, la tête en bronze d'un Romain de l'époque de la république, le portrait de Lucius Vérus et celui du prince de la maison d'Auguste sont rendus avec un naturalisme frappant et appartiennent aux meilleures oeuvres de l'art du portrait romain.

Dans la région des arts industriels de la Grèce, les vases et les terres-cuites de l'Ermitage en sont les plus admirables monuments.

Les vases grecs, sur lesquels l'évolution du dessin s'est manifestée d'une façon aussi belle et pleine, ont une immense importance à cause de la disparition de la peinture murale et ils doivent être regardés comme les sources les plus précieuses pour l'étude de l'art grec. Le musée de l'Ermitage possède une grande collection de ces vases qui commence par des pièces de l'époque archaïque du VII et VI siècle avant notre ère et finit avec les vases de l'empire romain. Au point de vue du dessin grec les vases des ateliers attiques se trouvent être des plus intéressants. Les vases à figures noires, qui peut-être sont les produits les plus décoratifs de la céramique antique parvenus jusqu'à nous, se trouvent tout à fait pleinement représentés. Les plus intéressants parmi eux sont les plus anciens vases à figures noires du milieu du VI siècle, vases à figures de petite taille (peints par des miniaturistes) qui frappent par la finesse et la maîtrise de leur dessin, ainsi que par leur gravure. Le cyathos sur lequel un silène nu est représenté courant est tout à fait remarquable, ainsi que le superbe alabaster (vernis brun foncé sur fond blanc) qui par le fini et l'étonnante délicatesse de ses silhouettes et par la finesse des détails gravés appartient aux plus belles des créations mondiales de l'art industriel.

«L'Hydrie aux épaules blanches» se trouve parmi les meilleurs spécimens des vases à figures noires d'une époque plus récente.

Les plus anciens vases à figures rouges de la fin du VI et de

la première moitié du V siècle sont les créations uniques de cette unique époque de l'art antique, qui donnent la possibilité d'étudier le dessin grec et de le dater dans son évolution, ainsi que de distinguer les différentes individualités des maîtres nombreux qui les ont peint. Cette série des plus précieuses est représentée avec une ampleur tout à fait extraordinaire. Le fameux vase avec l'hirondelle, le psykter signé d'Euphronios, qui représente des hétaires jouant au cottab, une série de belles coupes, l'oenoché en forme de tête de femme, des rhytons en forme de tête de chien, cheval et mouton appartiennent aux meilleures créations de la céramique grecque à figures rouges. La lécane de dimensions moyennes, qui date de l'époque des recherches et solutions des problèmes de la perspective, est tout à fait remarquable. Les lécythes funéraires à fond blanc peuvent donner une notion approximative de ce qu'était la grande peinture des grecs, perdue à jamais. Une série de beaux vases appartient au milieu du V siècle avant notre ère; et la fin de cette époque est représentée par l'hydrie montrant Europe sur un taureau blanc, qui est tout à fait remarquable par la finesse du dessin des plis des vêtements qui caractérise l'atelier de Midias. Les plus brillants exemplaires des vases à figures rouges datant de la fin du V siècle et du IV avant notre ère ont été trouvés au midi de la Russie et sont conservés actuellement au département des antiquités helléno-scythes. Produits de l'époque qui a créé les chefs-d'œuvre de dessin grec, ils ne peuvent être mis dans les rangs habituels aux objets d'art industriel, mais appartiennent entièrement au grand art. Cependant les vases à figures rouges, ornés de reliefs, et dont la couleur blanche est appliquée avec abondance, font voir déjà la décomposition du dessin comme tel et font noter les débuts d'une nouvelle époque et de nouveaux goûts dans l'ornementation céramique. La célèbre Hydrie de Cumes, dont l'épaule est ornée d'une frise sur laquelle les divinités d'Eleusis, appliquées, se détachent en relief appartient aux meilleures œuvres de cette direction.

Les œuvres des ateliers grecs en Italie (dans l'Apulie, Campanie et Etrurie (qui poursuivaient surtout les problèmes des taches décoratives et non ceux du dessin, sont représentés par une série de jarres funéraires, d'assiettes et de petits vases divers. Dans cette série de vases italiques les plus intéressants sont: le

cratère dont le dessin représente un combat de dieux et de géants et deux hautes amphores fort belles, peintes en bleu et rose. Les vases hellénistiques des III — I siècles avant notre ère qui ont été trouvés dans différentes régions méditerranéennes rappellent la vaiselle métallique, à l'instar de laquelle ils étaient faits, par leur forme autant que par l'éclat de leur vernis et leur ornementation (ornements estampés et gravés, figures en reliefs). Les vases du style dit de Gnathia qui sont peints, sur fond noir, de blanc et de jaune et parfois d'or et de rouge, sont très pleinement représentés. Le grand plat rond avec un portrait de femme est le plus remarquable représentant de cette série.

Au point de vue de l'histoire du développement de la plastique en argile grecque, la collection des terres cuites de l'Ermitage n'est pas assez pleine. Néanmoins, elle se trouve être une des collections de premier ordre par la valeur artistique des statuettes datant du V siècle avant notre ère et de l'époque de l'hellénisme. Pendant toute la durée de son développement, la plastique en argile a reflété la sculpture monumentale si mal parvenue jusqu'à nous — c'est pourquoi les terres-cuites sont-elles si précieuses pour l'étude de l'histoire de l'art. Elles ont ce charme exquis et rare, propre seulement aux oeuvres originales et dont les copies paraissent dénuées.

Le musée de l'Ermitage possède la fameuse collection de Sabouroff qui, dans le dernier quart du siècle passé, achetait les statuettes récemment découvertes dans les tombes de Tanagra et récoltait les terres cuites dans l'Asie Mineure et sur les îles grecques. Les meilleures terres cuites de l'époque de l'hellénisme provenant des ateliers de Tanagra, Corinthe, Mégare et des centres artistiques de l'Asie Mineure font partie de la collection ci-nommée. Parmi les pièces les plus précieuses au point de vue de leur valeur artistique notons surtout les masques archaïques du commencement du V siècle, étonnants par la finesse de leurs formes stylisées, et les surprenantes têtes de Tarrente datant de la fin du même siècle. Signalons de même la statuette de la jeune fille dansant — pièce extraordinaire par la beauté et la perfection de sa forme, et la statuette qui représente une femme assise tenant des diptyques, toutes deux datant de la fin du V siècle. Les meilleurs exemplaires des statuettes du V siècle, époque du

premier épanouissement de la statuaire d'argile grecque, sont conservés au département des antiquités helléno-scythes, ayant été trouvés dans le midi de la Russie, tout comme les vases-statuettes de Fanagorie datant de la même époque — les célèbres Sphinx, Aphrodite et la Sirène. Les oeuvres des coroplastes de l'époque de l'hellénisme sont représentées par des pièces tout à fait admirables, provenant de Tanagra, de Corinthe et des villes de l'Asie Mineure. Les figures fines et gracieuses des statuettes, de Tanagra pleines d'un rythme merveilleux, sont des oeuvres originales des plus précieuses, la sculpture du III<sup>e</sup> siècle ayant péri presque entièrement. Une d'elles, la statuette bien connue de l'adolescent debout (collection Sabouroff) est rare par ses dimensions. La délicieuse statuette de la Victoire assise sur un rocher et une série de têtes représentées en caricature sont des oeuvres des ateliers de l'Asie Mineure et datent du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Quant à la collection de bronzes, les plus remarquables de ses pièces appartiennent à l'époque archaïque et aux périodes hellénistique et romaine. Notons parmi les plus intéressantes le trépied étrurien datant du VI<sup>e</sup> siècle et le miroir archaïque dont la poignée représente Aphrodite debout, l'hydrie dont l'anse a la forme d'un homme nu et la petite statuette d'un sauteur. La statuette du Cytharède assis, appartenant à la période de l'archaïsme du commencement du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, est tout à fait unique et remarquable par la finesse de son travail. Dans la série des miroirs les plus remarquables se trouvent être deux pièces du V<sup>e</sup> siècle: l'une d'elles représente, en relief, Dionysos et Ariadne, tandis que sur l'autre l'on voit gravées les images d'Adonis, d'Aphrodite et du cygne. Un grand vase au très beau relief et une série de statuettes appartiennent à l'époque ancienne de l'hellénisme. De l'époque de l'empire romain le musée possède une balance dont le poids représente une tête d'enfant aux traits propres aux membres de la maison d'Auguste, le poids représentant le portrait en buste d'un Lybien, la statuette de Diomède ayant servi de candélabre et les ornements d'un char du II<sup>e</sup> siècle trouvés en Bulgarie.

Les verres antiques conservés au département des antiquités grecques et romaines appartiennent presque exclusivement à l'époque de l'hellénisme et de l'empire romain.



## ANTIQUITÉS HÉLLENO-SCYTHES (RUSSIE MÉRIDIONALE).

Les rivages septentrionaux de la mer Noire et les steppes des régions adjacentes de l'ancienne Scythie présentent, au point de vue archéologique un monde particulier, tout original, d'une richesse exceptionnelle et d'une importance capitale pour l'étude de l'histoire générale de l'antiquité. Ce monde a rempli le rôle d'arrière-garde nourrissant les régions de la Méditerranée et a représenté une de leurs bases économiques les plus importantes. L'intégrité et l'originalité de la culture qui est révélée par les trouvailles faites au midi de l'Europe orientale ont engagé le Musée de l'Ermitage à créer un département particulier. Les buts que s'est posé ce département nouveau sont l'étude et l'exposition systématique des objets de l'antiquité, obtenus grâce aux recherches archéologiques dans les villes antiques des rivage septentrionaux de la mer Noire et dans les tumulus, les sépultures et emplacements des villes anciennes de la Scythie et des régions adjacentes et plus lointaines de l'Europe et de l'Asie. La collection de l'Ermitage est unique en son genre. Son origine date du XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis la fondation de la Commission Archéologique (en 1859) des recherches systématiques ont été faites sur les endroits où se trouvaient auparavant les colonies grecques des rivages septentrionaux de la mer Noire, tout comme sur le territoire de l'ancienne Scythie. Dans le cours des années 1859—1918 le musée de l'Ermitage a reçu de la Commission Archéologique un nombre colossal d'objets de l'antiquité trouvés dans les régions

ci-nommées. Durant les dernières années une collection importante d'objets du même genre lui a été remise par l'Académie de l'histoire de la culture matérielle.

Parmi les objets appartenant à l'époque archaïque de la Scythie les plus importants sont les richissimes trouvailles des tumules de Kelermes et du Litoï, autrement nommé Melgounoff: le style qui s'y rencontre est composé d'éléments suivants: élément oriental et plutôt celui de l'Asie Mineure et de Van (fourreaux de glaives aux figures symboliques), élément hellénique — ionien (le miroir avec l'image d'Artémis, souveraine des animaux) et un élément scythe local (objets aux figures plus grossières estampées). Les éléments de l'Asie Mineure pareils à ceux que nous voyons sur les glaives de Kelermes et sur ceux de Melgounoff, n'existèrent pas longtemps dans la Scythie à côté des éléments grecs. Ces derniers reçoivent bientôt une entière prédominance.

L'époque classique des colonies grecques des V—IV siècles avant l'ère chrétienne est l'époque la plus « heureuse » pour les dites colonies qui se trouvent être maintenant fort riches et peuvent par le raffinement de leur goût rivaliser avec les centres de la vie grecque, et même avec Athènes. Les plus fines oeuvres de l'industrie attique, connues jusqu'à présent, proviennent justement des villes situées sur les rivages septentrionaux de la mer Noire. Signalons les ornements d'or, du style et de l'exécution des plus fins, qui sont tout à fait uniques dans leur genre, provenant de Théodosie, Chersonnèse et de Kertch (objets trouvés dans le tumulus célèbre des environs de cette dernière, surnommé Koul-Oba); les vases-statuettes attiques de Phanagorie des plus raffinés dans leur peinture polychrome et la perfection de leurs formes, la série de superbes vases à figures rouges appartenants au groupe dit « de Kertch », les lécythes aux figures appliquées polychromes — oeuvres de l'athénien Xenophante, l'hydrie bien connue sur laquelle le concours de Pallas et de Poséidon se trouve représenté, la série des statuettes en terre cuite, les gravures sur os, provenant du tumulus de Koul-Oba (et qui se trouvent être les meilleurs dessins parvenus de l'antiquité jusqu'à nous), les vases de bronze, les armes également en bronze: un casque, des knémides etc. Ensuite viennent les trouvailles des tumulus de la Scythie à l'époque classique. Athènes qui dominait dans le monde

grec donne maintenant le ton non seulement aux colonies grecques de la mer Noire, mais aussi à la Scythie. Les rois scythes de cette époque appréciaient surtout les objets de luxe attique. Le fameux tumulus surnommé «Solokha» en a donné des modèles remarquables dans une série d'objets tout à fait exceptionnels par leur style et leur richesse (le peigne en or orné de figures de grecs et de barbares combattant, une suite de vaisselle d'argent aux figures et ornements en relief et dorés, le fourreau d'un glaive tendu d'or et orné de figures d'animaux etc). Et puis viennent les objets provenant du groupe des tumulus dits «Semibratny» («des sept frères») et qui sont tout à fait remarquables par leur valeur artistique. Les trouvailles du tumulus de Tchertomlyk qui datent du V—IV siècle avant l'ère chrétienne (la célèbre amphore d'argent à l'ornementation superbe et sur laquelle des scythes dressant des chevaux sont représentés) sont d'une importance tout à fait particulière. Le tumulus contenait plusieurs sépultures et quelques uns des objets de ces dernières appartiennent à l'époque hellénistique, ainsi, le goryte ou carquois en or, sur lequel sont représentées des scènes de la vie d'Achille. Le riche tumulus de la Grande Blisnitza date de la fin du IV siècle ou des débuts de l'époque hellénistique. Parmi ces trouvailles les plus remarquables sont le diadème sur lequel des barbares combattant des griffons sont représentés, les médaillons aux figures de Néréides etc.

De grands déplacements de peuple dans la Scythie commencèrent à l'époque hellénistique. Le royaume scythe en était venu à une crise qui était causée par le fait que de nouveaux peuples (les Sarmates), plus barbares que les scythes, leur étaient venu en suite. Les trouvailles de l'époque hellénistique témoignent des débuts d'un procès qui ne devait plus finir — de la barbarisation des colonies grecques et du triomphe avançant, inflexible des «barbares», c'est à dire du lever de l'aurore nouvelle d'un nouveau monde européen. La culture hellénistique est brillamment représentée par les vases (vases en vernis noir, peints et décorés d'ornements en relief: notons une amphore provenant d'Olbie au décor polychrome sur fond blanc), les statuettes en terre cuite; les sarcophages en bois sculpté et ornés de figures appliquées et dorées, les tissus. Le style des objets révèle l'influence de nou-

veaux centres artistiques (Alexandrie, Rhodos, Pergame). La prospérité des colonies a empiré sensiblement: elles ne sont plus en état de recevoir un aussi grand nombre d'œuvres d'art de premier ordre comme elles l'étaient à l'époque classique. La plupart des objets de l'époque hellénistique provenant des colonies de la mer Noire se distingue plutôt par un caractère de vulgarité et de bon marché.

Les monuments «sarmates» démontrent que le nouveau style «sarmate», comparé à ceux de l'époque précédente est plus original, mais plus primitif: on remarque maintenant une grande tendance à obtenir un effet au détriment des qualités purement artistiques par la quantité (les ornements sont massifs et lourds), par la clarté, le bariolage et l'éclat (la quantité de pierres et verres de couleur sur les pièces d'orfèvrerie est fort typique); les formes des objets sont simples, parfois même grossières; les ornements ont des motifs géométriques; les dessins d'animaux sont géométriques et gauches etc. Ce style conduit tout droit à celui de la grande migration des peuples.

Les monuments des colonies grecques de l'époque romaine sont représentés par la typique vaisselle romaine en argile au vernis rouge, à reliefs, les vases figurés, les petits charriots en terre cuite (modèles des grands charriots), les tissus, les sarcophages en bois de types nouveaux, la riche collection de vases en verre de toutes les périodes. Cette époque présente une encore plus grande quantité d'objets de caractère local «barbare». La culture témoigne éloquemment de l'engloutissement graduel de la civilisation antique par les barbares.

Jusqu' à présent, de toutes les villes grecques au midi de la Russie seulement Panticapée, Olbie et Chersonnèse avaient été comparativement plus explorées. Dans la Scythie le groupe des tumulus de la région près de Mélitopol dans le gouvernement de Tauride et les tumulus de la région de Couban ont jusqu'à présent attiré l'attention principale des explorateurs. Par leur caractère fondamental les trouvailles faites dans les colonies grecques et dans la Scythie appartenant, en somme, à une même époque et se trouvant souvent étroitement liées sans beaucoup de rapports, diffèrent cependant les unes des autres à cause de la différence totale du niveau de la culture des grecs et de celle des

peuples de la Scythie. Pour la culture développée et tout à fait historique des peuples grecs la présence des oeuvres d'art monumental (architecture et sculpture), des documents sous forme d'inscriptions sur marbre et pierres, du monnayage se trouve être typique. Tout ceci manque à la Scythie. Par rapport à elle le rôle des villes grecques du littoral de la mer Noire consistant dans le fait que ces villes étaient les organisateurs de l'exploitation de ses richesses naturelles et de leur exportation dans les régions centrales du monde antique. Comme organisateurs de grandes entreprises commerciales, les grecs des colonies de la mer Noire s'enrichirent de bonne heure; ils avaient atteint un état florissant extrême à une époque, où rien ne venait empêcher le développement de leurs facultés entreprenantes. Un tel état existait à la période première de la vie des colonies (VII—VI s. avant l'ère chrétienne) et à l'époque du plus grand épanouissement de la vie grecque aux V—IV siècles.

Les rois scythes qui avaient subi de bonne heure « l'influence de la culture » des grecs et qui avaient souvent été tout bonnement placés par eux, en échange de pain, de poisson, de produits non travaillés et de forces ouvrières (d'esclaves) recevaient des objets de luxe grec qui leur plaisaient infiniment et qui étaient souvent tout à fait exceptionnels par leur valeur artistique. C'est pourquoi les tumulus scythes ont-ils donné un grand nombre d'objets purement grecs. Mais à côté de ces objets il y en avait d'autres qu'on doit regarder comme les produits d'une exécution locale. Des oeuvres locales avaient été également trouvées dans les emplacements des villes anciennes de la Scythie. On est frappé de leur aspect pauvre comparé à la haute technique des objets provenant des tombeaux des rois scythes. D'un autre côté, des objets « scythes » avaient été trouvés dans les villes grecques, où, à côté de citoyens libres et pourvus de tous les droits, avait vécu également un nombre considérable d'étrangers — scythes non pourvus de droits et une grande quantité d'esclaves. A certaines époques on remarque dans les colonies grecques la « barbarisation » des moeurs et usages helléniques et l'influence du « barbarisme » sur la vie sociale des grecs. Cela se produisit surtout à partir de l'époque hellénistique quand sous l'influence des luttes sociales qui dans ce temps avaient lieu dans toutes les parties du monde

hellénique, les forces des grecs au littoral de la mer Noire se trouvèrent affaiblies. La population aborigène qui avait été assujettie dans les temps passés se trouvait plus libre et prétendait de plus en plus à un rôle plus important.

Les collections du Musée de l'Ermitage donnent un tableau parallèle de l'évolution de la vie des colonies grecques et des régions de la Scythie depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à l'époque chrétienne. Les divers ensembles de leur différentes parties révèlent le caractère de la culture des régions de la Scythie dans les temps précédents à la fondation des colonies grecques. Pour cause de leurs conditions géographiques toutes particulières, ces régions n'avaient pu être vaincues par l'homme de beaucoup plus longtemps que les pays contigus de l'Asie et des régions de la Méditerranée et se trouvaient ainsi en retard dans le développement de leur économie et de leur culture. Naturellement les régions plus développées aspiraient à profiter des richesses des pays voisins arriérés. De cette manière, encore à l'époque précédant la colonisation grecque des influences culturelles venant de l'Asie Antérieure et du pays Egéen avaient pénétré dans la Scythie. La culture énéolithique de la Scythie est sortie de la culture de l'Europe centrale et touchait en partie à la culture égéenne (les antiquités dites de Tripolje, la céramique peinte, les statuettes).

Un intérêt fort grand présente le tumulus de Maïkop datant de la fin du III millénaire: ornements en or, vases d'or et d'argent dont quelques uns sont gravés avec un art des plus intéressants, petites figures de boeufs, d'or et d'argent, avec des batons également d'or et d'argent passés à travers leur corps (baton provenant probablement de baldaquins), vases d'argile, pointes de flèches en pierre etc. Tous ces objets ont des analogies d'un côté (l'or et l'argent) dans l'Asie Antérieure (Asie Mineure, Babylonie) et en Egypte du temps des dynasties anciennes, et de l'autre côté (la céramique) — dans l'époque néolithique et dans l'âge d'airain de l'Europe et de la Russie du Nord.

Les objets provenant du tumulus Oulsky parlent vivement des relations des régions de la Scythie avec les régions du monde égéen dans les III — II millénaires (figures égéennes de femmes en albâtre, modèle d'une maisonnette en terre cuite).

Parmi les objets qui caractérisent les colonies grecques de l'époque archaïque des VII — VI siècles avant l'ère chrétienne (antiquités de l'île de Bérézan, d'Olbie, Panticapée, de la presque île de Taman) la collection de céramique grecque des styles de Milet, Samos, Naucratis et Clazomène de l'ancien style attique se trouve être tout à fait unique par son importance. Trois vases d'albâtre provenant des fouilles d'Olbie, de style de Milet et de Naucratis — aux figures symboliques (animaux, démons ravisseurs d'âmes, une déesse — souveraine de la vie et de la mort), des miroirs en bronze et leurs supports attirent l'attention. La vie des colonies grecques à l'époque archaïque garde entièrement un caractère grec et l'on trouve des analogies et des parallèles dans les villes de la Grèce et surtout dans les villes ioniennes.

Un groupe spécial se trouve formé par les monuments de l'époque la plus ancienne de la vie de Sibérie, région qui dans l'antiquité était étroitement unie par sa culture aux régions de la Scythie (des objets originaux provenant des colonies du Pont, du style local de Minoussinsk, découvrent, en partie l'influence du style ionien dont les modèles parvenaient ici par l'intermédiaire des routes pour caravanes dont parle Hérodote.

## ANTIQUITÉS DU CAUCASE, DE L'IRAN ET DE L'ASIE CENTRALE.

Le département du Caucase, de l'Iran et de l'Asie Centrale contient une collection tout à fait unique d'œuvres illustrant l'art sasanide. Les superbes plats et assiettes se trouvent le plus richement représentés. Les divers bassins, coupes et huîtres viennent ensuite. Ces temps derniers, la riche collection d'objets d'arts musulmans, conservés jusqu'à présent au musée Stieglitz, et venue joindre et compléter les collections du musée de l'Ermitage. Céramiques musulmanes des différents ateliers et époques, verreries (superbes lampes de mosquée), tapis fabuleux y étalent le luxe de rêve de cet Orient de jadis lointain, mais toujours proche par la hantise des visions de beauté qu'il évoque.

## ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES ET BYZANTINES.

L'amasement des antiquités chrétiennes, byzantines et médiévales de la Méditerranée et de l'Europe orientale au musée de l'Ermitage se poursuivait inévitablement même quand les monuments du cycle ci-nommé n'entraient pas encore dans son programme. Cette inévitabilité s'explique par le fait que les divers objets séparés, appartenant à ce cycle entraient au musée dans l'ensemble des collections archéologiques, des fouilles et des trouvailles accidentelles faites sur le territoire de la Russie. D'un autre côté, la signification des termes « byzantin » et « médiéval » étant encore mal établie, les monuments de ces époques n'étaient pas mis à part et leur attribution n'avait pas été précisée. Une collection de ce genre manquait naturellement de système. Elle en acquiert davantage après 1860. Notons qu'en premier lieu l'attention se trouve fixée sur les trésors russo-byzantins provenant de trouvailles fortuites. Une vingtaine d'années plus tard, tous les monuments appartenant au cycle mentionné, amassés jusqu'alors dans différents départements du musée de l'Ermitage, se trouvent réunis et entrent tous dans un nouveau département—du Moyen Age et de la Renaissance, inauguré en 1888. Vers cette époque, la collection existante se trouvait déjà sensiblement complétée et enrichie par la transmission en 1884 des collections de la Commission Archéologique et par l'acquisition de la fameuse collection Basilewsky. Cette dernière apporta, entr'autres, au musée un assortiment d'ivoires byzantins des plus remarquables, parmi lesquels se trouvent un diptyque avec des scènes de cirque, des diptyques consulaires, pyxides et coffrets. Notons également, comme ayant appartenu à la même collection, la célèbre patère en verre avec représentations gravées provenant de Podgoritza, le lampadophore en bronze en forme de basilique, provenant d'Orléansville, la grande plaque d'émail cloisonné représentant saint Théodore, les fondi d'oro. L'accroissement des collections continue au moyen d'achats ainsi que de donations; les fouilles faites par la Commission Archéologique sur tout le territoire de la Russie et de nouvelles trouvailles de trésors, transmis au musée de l'Ermitage par l'intermédiaire de cette même Commission contribuèrent à cet accroissement. Parmi les donations on doit surtout signaler

le plat en argent du VI siècle qui représente deux anges des deux côtés de la croix du Golgotha et l'icône composée de plusieurs plaques d'émail cloisonné, tous deux légués par le comte G. S. Stroganoff. Les deux expéditions en Egypte en 1888—89 et en 1897 de V. G. Bock, conservateur au musée de l'Ermitage, donnèrent de fort beaux résultats. Les tissus coptes historiés, amassés par lui et dont le nombre dépasse le chiffre de 2.500, sont surtout remarquables, grâce à quoi la collection de l'Ermitage se trouve être une des plus importantes. Les objets provenant des fouilles faites sur le territoire russe et les trésors, donnent dans leur ensemble un tableau de la vie et des courants culturels et artistiques de l'Europe orientale du IV jusqu'au XIII siècle; beaucoup d'entre eux sont des monuments d'une grande valeur artistique, parmi lesquels se trouvent parfois des pièces tout à fait uniques. Parmi ces objets notons un nombre considérable d'objets garnis d'émaux cloisonnés, qui faisaient partie de parures princières — diadèmes, barmes, chaînes de cou, boucles d'oreilles etc. Les fouilles et les trésors ont donné une série d'objets qui ont formé une collection importante de monuments d'orfèvrerie religieuse et civile, parmi lesquels un nombre considérable d'oeuvres byzantines avec des sujets antiques. Le plat syrien orné de scènes tirées de l'évangile, qui fut trouvé dans la région de Perme, a une importance toute particulière. Notons encore le grand plat de l'évêque Paternus (vers 520) provenant du trésor de Perechtchépina (gouv. de Poltava). Dans la série des objets provenant des fouilles faites à Chersonnèse et à Kertch et qui donnent un tableau de la vie de ces deux villes à l'époque chrétienne, les plus remarquables sont: le reliquaire et la lampe en argent, avec reliefs, (VI—VII siècles, l'icône en schiste sculptée, représentant les saints Démétrius et Georges, du XII siècle, des spécimens nombreux de céramique vernissée, trouvés tous à Chersonnèse, et la coupe qui représente le triomphe d'un empereur et qui date du IV siècle, trouvée à Kertch en 1891.

Après la révolution et la réforme du musée de l'Ermitage ledit département devint une section indépendante. Il a pour but de montrer la formation et l'évolution de l'art byzantin dans l'ensemble des grands courants historiques et artistiques dans la Méditerranée et l'Europe orientale pendant le Moyen-âge.



## SECTION DES MONNAIES, MÉDAILLES ET DES PIERRES GRAVÉES.

### MONNAIES ET MÉDAILLES.

Les origines de la collection numismatique du musée de l'Ermitage datent encore du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pareille aux autres collections de l'époque à ses débuts, elle ne se trouvait pas être une collection systématique de monuments de la circulation monétaire et de l'art de la médaille, elle n'était qu'un ensemble de monnaies et de médailles rares. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le principe de collectionner uniquement des curiosités a pourtant perdu peu à peu son importance, et grâce aux travaux d'une suite de conservateurs érudits, la collection de l'Ermitage est devenue une collection scientifique et importante.

La collection a atteint cet état de plénitude grâce à des acquisitions simultanées de plusieurs milliers de pièces, de même que par d'autres acquisitions quotidiennes et de hasard. Parmi les collections entières, léguées ou achetées, notons les collections suivantes: collections Lichine, Beulé, Stempkowsky, Chodouard et de l'Académie des sciences; monnaies orientales — collections Grant, Chouvaloff, Bartholomée, Weliaminoff - Zernoff; monnaies byzantines — Fotiadi-Pacha, Lobanoff-Rostowsky, Tolstoï; monnaies de l'Europe occidentale-collections Reichel, Timé; monnaies russes — collections Reichel, Schroll, Tolstoy, Pluchkine et beaucoup d'autres.

Le musée de l'Ermitage a été fourni le plus abondamment par la Commission Archéologique qui lui remettait les monnaies provenant de divers trésors et fouilles et par la Monnaie qui également lui fournissait les monnaies et médailles récemment frappées. Ces temps derniers l'Administration Politique de l'Etat et le Commissariat des Finances le pourvoient de même de bons et assignats. Les donations privées ont une importance qui n'est pas à dédaigner; de même que les acquisitions de foud les diverses séries s'en trouvent imperceptiblement, mais essentiellement complétées.

La collection numismatique du musée de l'Ermitage contient, hormis la collection fondamentale, une exposition permanente. La collection des monnaies et médailles russes et celle des monnaies des villes grecques littorales de la mer Noire s'y trouvent exposées en entier, tandis que les autres collections s'y trouvent en partie, présentant un ensemble dont la tendance est de démontrer le plus clairement et d'une façon la plus pleine la marche de l'évolution historique des types monétaires et de l'histoire de la monnaie dans les pays divers.

La collection fondamentale du musée, qui s'est accrue récemment de la collection Stroganoff comptant plus de 50.000 pièces, présente dans ses diverses parties un ensemble tout à fait exceptionnel par son importance scientifique. Elle peut être aisément comparée aux collections du British Museum, de la Bibliothèque Nationale de Paris, des musées de Berlin et de Vienne.

La collection des monnaies russes se trouve être la plus grande des collections analogues. Les lingots monétaires de différentes formes qui, du XI jusqu'au XV siècle, avaient cours sur le territoire de la plaine orientale, sont représentés d'une façon remarquable. La circulation des lingots monétaires, signalée dans l'histoire de tous les peuples, ne laisse nulle part autant de traces matérielles comme en Russie, où les lingots font constamment partie des trésors qu'on trouve sur le territoire, dont l'espace s'étend depuis les rivages de la Baltique jusqu'à l'Oural et de la mer Noire jusqu'à la Finlande.

La collection des monnaies du Duché de Kiew datant du X siècle et des débuts du XI, ainsi que la collection de la Période d'apanages se distinguent toutes deux par une grande ampleur. Parmi les monnaies de l'époque moscovite notons quelques pièces

connues uniquement d'après la collection du musée de l'Ermitage: la pièce d'or moscovite de Jean III du type hongrois et quelques pièces d'or de Jean IV, de Boris Godounoff et de Dmitry Iwanowitch.

La collection d'éfimki qui donne un tableau fort curieux et original des relations pécuniaires de l'Europe occidentale, présente un grand intérêt. La collection des monnaies russes du XVIII<sup>e</sup> siècle au musée de l'Ermitage, depuis l'acquisition de la collection Tolstoï, se distingue par un ensemble tout à fait complet.

La collection des médailles russes qui reflètent dans le cours de deux siècles les divers courants de l'art de la médaille de l'Europe occidentale, se distingue également par une grande ampleur.

Dans la collection des monnaies antiques notons les tétradrachmes d'Athènes du style nouveau, provenant en grand partie de la collection Beulé. La collection de monnaies de différentes villes grecques du littoral de la Mer Noire est remarquable par son ampleur. Elle s'est trouvée enrichie par un grand nombre de monnaies provenant des fouilles faites dans les anciennes colonies grecques du midi de la Russie. Brillamment sont représentées les monnaies de la Macédoine et de Thrace (les trésors d'Andole et de Touapsé) et des monarchies hellénistiques (celle des rois Parthes surtout).

La collection des monnaies orientales, par ses dimensions ainsi que par son choix, mérite d'être signalée tout particulièrement. La série des monnaies sasanides est fort belle. Une collection éminente est celle des monnaies coupghiques complétée par les trésors des monnaies arabes qu'on trouve sur le territoire. Les Samanides se trouvent être surtout fort bien représentés et, en général, la Perse et le Tourkestan occidental offrent un assortiment fort complet. Quant à la collection des monnaies djoutchides, elle est tout à fait exceptionnelle par la quantité de ses monnaies.

La collection des monnaies byzantines, depuis l'acquisition de la collection Tolstoï, ne cède en rien, à la collection analogue du British Museum.

Parmi les collections des monnaies de l'Europe occidentale

on doit noter l'assortiment des monnaies anglo-saxonnes (Aethelread et Kanute) et des pfennings allemands du XI siècle, provenant des trésors trouvés en Russie.

Quant aux collections des monnaies de l'Europe occidentale de l'époque moderne, celle des monnaies du comté de Mansfeld se distingue par son ampleur exceptionnelle et son assortiment de pièces rares. La série des plaques en cuivre suédoises trouvées dans la baie de Reval et le trésor découvert en 1899 dans le monastère de Kieff sont également intéressants. Ce dernier contient le médaillon en or de Constance II, la médaille du prince Constantin Ostrojsky, d'or également, et toute une suite de monnaies d'or et d'argent, de l'Europe occidentale, tout à fait exceptionnelles par leur rareté. Les séries des monnaies des régions de la Baltique et de Prusse se distinguent par une ampleur particulière.

En somme, la collection numismatique du musée de l'Ermitage en se distinguant par une certaine égalité de ses parties intégrantes au degré d'ailleurs qu'une telle égalité peut atteindre se trouve être une de ces collections européennes dont on ne peut se passer entreprenant une édition scientifique dans h'importe quelle branche de la numismatique C'est ce qui explique les requêtes continuelles des savants, demandant d'envoyer des renseignements sur les monnaies conservées au musée de l'Ermitage.

### PIERRES GRAVÉES.

Par l'abondance de sa matière la collection de pierres gravées du musée de l'Ermitage se trouve être la plus riche des collections européennes. La somme totale des pierres de toute espèce, atteignant le chiffre de 20.000, fut composée graduellement pendant 160 ans. Catherine II, grand amateur des merveilles de la glyptique, en fut la fondatrice et a concentré entre les murs de l'Ermitage, pendant son règne, une collection de 10.000 pierres, tout à fait colossale pour son époque. La collection du duc d'Orléans, de réputation universelle, fut acquise par elle en 1787, ainsi que celles de lord Algernon Percy, Casanova, Byres et beaucoup d'autres. En outre, sa collection se trouvait constamment complétée par les oeuvres des meilleurs maîtres du

XVIII siècle, faites en Russie tout comme à l'étranger et commandées pour la plupart par Catherine II elle-même. L'enrichissement continua sans interruption pendant tout le XIX siècle. Les plus remarquables collections de cette époque sont celles de Tatishcheff, Perowsky et Miatleff. Source riche et inépuisable, les fouilles faites au midi de la Russie, donnèrent à l'Ermitage toute une suite d'oeuvres éminentes de la glyptique antique.

Jusqu'à l'année 1918, une majorité énorme de pierres gravées était conservée au département de l'art antique, tandis que certaines parties de la collection, assorties parfois comme par hasard, avaient été remises à d'autres départements. Les pierres gravées n'avaient pas été classifiées d'après un système scientifique; elles avaient été mises en rapport et exposées d'après l'indice de leurs sujets, de sorte qu'on pouvait voir sur une même plaquette des pierres antiques et modernes, côte à côte, et des sceaux d'Orient voisinant avec les oeuvres du XVIII siècle etc. Le département des pierres gravées, fondé en 1918, se mit en devoir avant tout de réunir toutes les parties dispersées de la collection et se donna ensuite le but de les classer scientifiquement. Cette classification donna pour la première fois la possibilité de faire valoir, sous un point de vue scientifique, l'ampleur et l'unité de la collection. Ce travail a démontré que l'histoire de la glyptique se révèle, au musée de l'Ermitage, d'une façon extrêmement complète. Toutes les époques et tous les peuples qui y ont laissé une trace remarquable sont représentés par des oeuvres, dont la collection s'étend dans une suite ininterrompue depuis les sceaux de l'Orient antique du troisième millénaire avant notre ère jusqu'aux pierres gravées du XIX siècle. Peu de groupes avec cela qui ne se distinguent par une ampleur désirable; et on peut noter généralement non le manque de matériaux, mais une opulence extraordinaire, unique en son genre.

L'Orient antique est représenté par une collection importante de scarabées et sceaux égyptiens et d'un assortiment nombreux de cachets et cylindres de la Mésopotamie, Assyrie, Perse, du domaine des hétéens etc.

Quant à la glyptique de la Grèce et de Rome, la collection de l'Ermitage en donne une très pleine et brillante représentation. Les meilleurs spécimens de cette catégorie de pierres gravées

sont exposés actuellement, rangés chronologiquement. Les cachets de l'époque égéenne et les pierres de l'archaïsme grec sont suivis par la richissime collection de pierres et de bagues du V siècle — cette époque classique de l'art grec, en général, et de la glyptique grecque en particulier. Grâce aux trouvailles faites au midi de la Russie, l'Ermitage possède un ensemble tout à fait extraordinaire des merveilles de la glyptique grecque du V siècle. Deux oeuvres de Déxamène dont l'une représente sur une calcédoine bleue un héron volant à tire d'ailes, une bague d'or par Athénade avec l'image d'un perse et toute une série d'autres pièces — voilà les conquêtes presque inaccessibles de cet art délicat et sublime.

L'époque de l'hellénisme est représentée par une série de fort belles oeuvres taillées dans des pierres aux diverses couleurs éclatantes. Nous signalerons le beau portrait de Mithridate IV, d'un pathétique concentré, le portrait d'Alexandre le Grand en Jupiter, la tête de la nymphe Galéne émergeant de la surface unie de la mer, taillée dans une aigue marine et enfin le fameux camée «Gonzague» qui montre les portraits de Ptolomée Philadelphie et de sa femme Arsinoé.

L'assortiment des oeuvres de l'époque romaine est excessivement riche et varié. Il suffit de dire que son nombre monte jusqu'à 7000 et qu'il contient en même temps de nombreuses et belles créations de l'époque d'Auguste et des pierres représentant le style décadent de la fin de l'empire romain.

La glyptique du Moyen-âge est représentée par un groupe intéressant de pierres byzantines et par une riche collection (700 numéros environ) de cachets irans, parmi lesquels on admire quelques beaux portraits des rois sasanides.

Quelques milliers de pierres gravées représentent l'époque de la Renaissance. Il s'y trouve quelques pierres très rares du XV siècle et un superbe assortiment de pierres appartenant aux deux siècles suivants. Nous y trouvons les oeuvres des meilleurs maîtres de l'époque, tels que Valerio Belli, Giovanni Bernardi, Alessandro Cesati et autres. L'admirable collection de portraits se distingue surtout par ses portraits français et italiens.

La glyptique du XVIII et XIX siècle est également démontrée. Cette exposition récemment ouverte fait voir une tentative qui paraît être première: le matériel n'est pas groupé comme il

l'était auparavant — par sujets, mais par écoles et maîtres: grâce à quoi les différentes oeuvres de la glyptique ont reçu un lien solide qui les rattache aux diverses écoles et courants du grand art. L'exposition fait valoir l'école française dans ses représentants: Louis Siriès, Jacque Guay, Geoffroy, Simon et autres); l'école allemande (Dorsch, Natter, Abraham, Tettelbach et autres); l'école italienne (Antonio, Giovanni et Luigi Pichler, Rega, Girometti et autres); l'école anglaise (Charles et William Brown, Burch, Marchant et autres) et enfin l'école russe (Krajukhine, Leberecht, König, Esakoff, Dobrokhotoff, Klepikoff et autres).

Parmi les collections les plus riches nommons celle de l'école italienne. Ses meilleurs représentants, Giovanni et Luigi Pichler et Rega, ont exécuté des commandes pour Catherine II et pour d'autres collectionneurs russes dont les collections sont entrées plus tard au musée de l'Ermitage. La collection des pierres gravées de l'école anglaise est également des plus riches — les frères Brown, dont l'un, William, portait le titre de graveur de l'impératrice, étant les graveurs en pierres fines favoris de Catherine II. Le nombre des travaux des frères Brown conservés au musée de l'Ermitage atteint le chiffre de 170; presque toutes leurs meilleures oeuvres en font partie.

Pour en finir, signalons la collection des oeuvre des maîtres russes qui se trouve être tout à fait unique en son genre. Elle a démontré clairement et pour la première fois que l'art de graver les pierres fines, surtout dans la première moitié du XIX siècle, se trouvait en Russie à un état de haute perfection.

## LE PALAIS STROGANOFF

(affilié au musée de l'Ermitage).

Le palais Stroganoff a été construit par le célèbre architecte italien, le comte Rastrelli vers 1755. La façade n'a pas changé depuis, tandis qu'à l'intérieur les plans de Rastrelli ont subi de grandes modifications. C'est vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un autre architecte très réputé, André Voronikhine (serf des comtes Stroganoff, connu surtout comme constructeur de la cathédrale de Notre-Dame de Kazan à Leningrad) a décoré les salles du palais, suivant les goûts de son époque, avec une élégance discrète et harmonieuse. Grâce au goût artistique de ses propriétaires l'ensemble, créé au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a pas souffert des caprices de la mode au XIX<sup>e</sup> et se présente maintenant comme un témoignage véridique d'une époque lointaine et un cadre digne des objets d'art, qui y sont accumulés. La famille Stroganoff a eu parmi ses membres plusieurs collectionneurs de grand mérite qui ont formé de riches collections de tableaux, de meubles, de tapisseries, de bronzes et de porcelaines. Plusieurs tableaux ont été transportés à l'Ermitage pour combler des lacunes de la galerie de notre musée central, mais ceux qui sont restés au palais forment un musée intéressant et digne d'être étudié.

Outre une grande collection de portraits de famille, parmi lesquels se trouvent des oeuvres de M-me Vigée-Lebrun, de Mosnier, de Lampi, on trouvera au palais Stroganoff des tableaux de Van Dyck (le superbe portrait d'une dame avec sa fille et deux portraits d'hommes), de Jacob Ruysdael (une délicieuse vue de Haarlem), d'Adrien van-de-Velde (les cavaliers), de Simon de Vlieger. Govert Flinck et van-der-Helst sont présentés par des

portraits de femmes. Parmi les tableaux citons deux toiles du Poussin: un «Repos en Egypte» et une «Bacchanale», un paysage de Claude Lorrain, un «Enlèvement de Proserpine» par Jean François de Troy. L'école italienne est représentée par un énorme tableau au sujet mythologique par Luca Giordano, une «Ariane» de Furini, un tableau allégorique de Strozzi et le portrait d'un guerrier par Tintoret. Le célèbre peintre anglais Reynolds est l'auteur d'une copie d'après un portrait d'une jeune fille par Rembrandt.

Une salle du palais est décorée par des panneaux d'Hubert Robert, une autre par une série de gobelins d'après les cartons de de-Troy fils.

Parmi les sculptures, qui se trouvent au palais, citons les bustes de Catherine II, de Voltaire et de Diderot par Houdon, une réplique de «l'Amour» de Falconet et un modèle du monument de Pierre le Grand par Rastrelli.

---

